Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

62/2-3 | 2021

**Dissidences sexuelles et de genre en URSS et dans
l'espace postsoviétique**

La dissidence sexuelle et de genre en URSS et dans l'espace postsoviétique

Introduction

Dan Healey et Francesca Stella

Traducteur : Arthur Clech

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/12445>

DOI : 10.4000/monderusse.12445

ISSN : 1777-5388

Cet article est une traduction de :

Sexual and gender dissent in the USSR and post-Soviet space - URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/12433> [en]

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2021

Pagination : 251-282

ISBN : 978-2-7132-2894-0

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Dan Healey et Francesca Stella, « La dissidence sexuelle et de genre en URSS et dans l'espace postsoviétique », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 62/2-3 | 2021, mis en ligne le 15 octobre 2021, consulté le 03 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/12445> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.12445>

Tous droits réservés

DAN HEALEY, FRANCESCA STELLA

LA DISSIDENCE SEXUELLE ET DE GENRE EN URSS ET DANS L'ESPACE POSTSOVIÉTIQUE

Introduction

Ces cinq dernières années, l'histoire des lesbiennes, des gays, des bisexuel·le·s, des transgenres et des queers en Union soviétique et dans l'espace postsoviétique a suscité un intérêt sans précédent. Ce numéro spécial¹ élargit notre compréhension de l'histoire de l'expérience queer à la fin de l'Union soviétique et dans les États issus de son éclatement. Ses huit articles portent aussi bien sur le « centre » russe de l'URSS que sur les républiques de sa « périphérie » telles que la Géorgie, le Kirghizstan ou la Lettonie. Et celui qui nous entraîne vers l'Italie en dépasse

1. Les conférences suivantes ont accueilli certain·e·s des chercheur·se·s contribuant à ce numéro spécial et nous sommes reconnaissants à leurs organisateur·rice·s pour leur travail et pour l'espace d'échange et de débats qu'elles ou ils ont su favoriser : « Researching, reworking and representing Soviet and Socialist LGBT histories », 29 sept. – 2 oct. 2016, université de Tallinn, Estonie (organisateurs : Uku Lember, Andreas Kalkun, Martin Rünk, Jaanus Samma) ; « Communist Homosexuality, 1945-1989 », 30 janv. – 3 fév. 2017, université Paris-Est Créteil et EHESS (organisateurs : Jérôme Bazin, Arthur Clech, Mathieu Lericq) ; Dotyk Queer History Festival, 6-8 avril 2018, Minsk, Biélorussie (organisateurs·rice·s : Ana Lok, Lena Ogorelysheva, Anna Bredeva, Uladzimir Valodzin) ; « Queer Narratives in European Cultures : Subjectivity, Memory, Nation », 7-8 juin, 2018, Riga, Lettonie (Institut de littérature et de folklore, université de Lettonie ; Association des LGBT et de leurs ami·e·s 'Mozaïka' ; Latvijas nākotnes forums) ; « 'V teme' : seks, politika i žīzn' LGBT v Central'noj Azii ['In the Know' : Sex, politics and life of LGBT people in Central Asia] », 22-23 Mar. 2019, AUCA, Biškek, Kirghizstan (organisateurs·rice·s : Mohira Suyarkulova, Georgy Mamedov). Le projet de recherche de Dan Healey, « Between Russia and Europe : Homophobic Politics and LGBT Activism in Eurasia », a bénéficié de la collaboration scientifique de George Chauncey et d'Anita Kurimay, qu'Healey remercie vivement d'avoir stimulé la discussion grâce à la pertinence de leurs remarques. À ce jour, le projet a accueilli deux workshops à l'université d'Oxford : « Homophobia in Post-Socialist Eurasia », 3-4 mai 2018 ; et « Histories of Religion and Homophobia in Eurasia », 11-12 avril 2019. Cette introduction et les contributions à ce numéro spécial d'Arthur Clech, d'Ineta Lipša et d'Uladzimir Valodzin résultent en partie de ces workshops soutenus par le Fonds de recherche John Fell Oxford University Press (OUP).

le cadre en s'intéressant aux campagnes transnationales des années 1970 que menèrent des homosexuel·le·s, des artistes et des socialistes pour libérer le réalisateur Sergej Paradjanov, dont la brillante carrière entremêlait ses trois patries soviétiques : l'Arménie, la Géorgie et l'Ukraine. Dans ce numéro, les articles examinent la manière dont les queers soviétiques appréhendèrent et imaginèrent le désir homosexuel ainsi que la fluidité des genres. Ils s'interrogent sur la manière dont les queers façonnèrent leur subjectivité, construisirent leurs relations, refusèrent ou entérinèrent l'étiquetage médical, juridique, mais aussi social dont elles ou ils faisaient l'objet. Il apparaît que tous les articles de ce numéro sont marqués par des identifications et des intersections plurielles, croisant nationalité, désir sexuel, genre, génération ou classe sociale. Ils révèlent également que les savoirs transnationaux sur la dissidence sexuelle et de genre n'ont pas fait irruption soudainement en Russie et en Eurasie en 1991 ni n'ont été un produit d'importation en provenance d'un « Occident victorieux » de la guerre froide. Aussi étonnant que cela puisse paraître, ces savoirs sont ancrés profondément sur tout le territoire de l'URSS, et cela tout au long du vingtième siècle. Deux articles abordent des questions contemporaines qui plongent leurs racines dans le passé soviétique. L'un examine les pratiques et les obstacles au coming out tels que les ont rapportés des personnes queers en Russie. L'autre montre comment les éditeurs russes publiant des ouvrages d'éducation sexuelle à destination des enfants et de la jeunesse ont réagi à la loi de 2013 sur la « propagande homosexuelle ». Chacune des contributions de ce numéro se penche sur les défis auxquels sont confronté·e·s les queers soviétiques et postsoviétiques dans leur lutte contre la visibilité et l'invisibilité en tant que non-hétérosexuels.

Nous avons tenu à ce que les articles en langue russe ouvrent ce numéro spécial, car, lorsqu'il s'agit de l'histoire des LGBTQ, ce sont souvent les chercheur·se·s extérieur·e·s au monde russophone qui s'expriment en premier et le plus fort. C'est un déséquilibre dont nous sommes conscients et qu'en tant que coéditeurs de ce numéro spécial, nous tentons de corriger en demandant à nos lecteurs de considérer ces voix en premier lieu. Ces trois articles, de Georgy Mamedov et Nina Bagdasarova, de Polina Kislitsyna et de Galina Zelenina, ont suscité notre enthousiasme. En effet, ils offrent des perspectives nouvelles et stimulantes sur la sociabilité, la visibilité et la désidentification des queers. Nous poursuivons ensuite avec les articles d'Arthur Clech, de Rustam Alexander et d'Ineta Lipša qui se penchent sur la voix individuelle d'hommes homosexuels, telle qu'elle se donne à entendre à travers différents types d'ego-documents. Faisant écho à l'article de Zelenina, l'article de Clech aborde les questions de l'intelligentsia et de la classe sociale, tandis que celui d'Alexander nous emmène dans le domaine de la psychothérapie soviétique et des « thérapies » contre le désir homosexuel. Le diariste de Lipša explore sa subjectivité homosexuelle dans son journal intime où il passe, au cours d'une vie étonnante, par différents modèles d'interprétation de ses désirs queers. Enfin, nous terminons ce numéro avec les travaux de Stefano Pisu et de Bella Ostromooukhova. L'exploration par Pisu d'une campagne internationale contre la persécution soviétique des homosexuels masculins montre que l'histoire de la dissidence sexuelle et de

genre en URSS ne se limite pas aux frontières de l'État soviétique. L'étude d'Ostromoukhova sur les manuels d'éducation sexuelle édités en Russie et traduits pour le public russe nous ramène au présent et aux controverses contemporaines sur la « propagande gay » ainsi que sur la prétendue influence transnationale sur la « Russie traditionnelle ».

Nous sommes redevables à Arthur Clech, qui a suggéré l'idée d'un numéro spécial des *Cahiers du monde russe* et qui a rédigé l'appel à contributions. Il s'est inspiré en partie de sa co-organisation et de sa participation au colloque 2017 « Communist Homosexuality, 1945-1989 » tenu à l'université Paris-Est Créteil et à l'École des hautes études en sciences sociales. Arthur a en outre contribué à part égale au travail de lecture, d'évaluation et d'édition des réponses à l'appel à communication et, pour finir, des contributions elles-mêmes. En tant que troïka éditoriale, nous sommes également redevables aux rapporteurs anonymes qui ont fourni à nos contributeurs des commentaires rigoureux et utiles. Que ce travail ait pu être réalisé, alors que chacune des parties avait à faire face à différents blocages liés à la pandémie et aux situations de crise de tous ordres qui en ont résulté, tient presque du miracle !

Cette introduction aborde certaines questions fondamentales des historiographies de l'expérience queer soviétique sur lesquelles ce numéro spécial apporte un éclairage. Les problématiques que nous explorons dans cette introduction sont celles de la surveillance et de la médicalisation des personnes queers à l'époque soviétique tardive ; celles de l'expérience queer soviétique et de ses subjectivités ; celles du genre et de l'intersectionnalité dans les histoires queers soviétiques ; et celles des questions des sources et de méthodes propres à l'historiographie queer soviétique. Nous concluons par des suggestions sur les perspectives de recherche.

La surveillance, la médicalisation et la régulation du savoir

La criminalisation et la médicalisation sont des thématiques récurrentes de l'histoire de l'homosexualité soviétique. Les articles de ce numéro spécial approfondissent la compréhension que nous avons à ce jour des intrusions de l'État soviétique et des expert·e·s médicaux·les dans la vie des queers. Ils élargissent aussi les perspectives de recherche sur ces thématiques en révélant les zones grises et leurs ambivalences, que ce soit au sein des pratiques arbitraires de surveillance ou dans les tentatives médicales de « guérir » l'homosexualité masculine, qui constituait encore un crime à la fin des années soviétiques. Enfin, ils illustrent la manière dont les savoirs médicaux sur les sexualités et les genres queers ont circulé à l'époque soviétique tout en se perpétuant jusqu'à aujourd'hui dans l'espace postsoviétique, non sans effets contradictoires.

La répression de l'homosexualité masculine à la fin de l'Union soviétique et son incidence sur les trajectoires de vie des hommes queers sont décrites de manière saisissante. Les hommes cherchant à avoir des relations sexuelles avec d'autres hommes ont fait l'objet d'une surveillance policière constante et croissante dans

les grands centres urbains de l'Union soviétique. Le diariste Kaspars Aleksandrs Irbe (1906-1996), dont le journal est ici analysé par Ineta Lipša, était aux premières loges des tribunaux du Riga soviétisé d'après-guerre lors des procès engagés contre des hommes homosexuels. Travaillant comme huissier de justice, Irbe a consigné dans son journal les réactions que suscitaient en lui ces procès. Il pouvait adopter une position d'observateur, jusqu'à pouvoir lire secrètement certains dossiers judiciaires concernant des affaires de sodomie. Néanmoins, en tant que petit col blanc, il n'était pas en capacité de protester contre ces procès, sinon dans les pages de son journal. Ces affaires prenaient la forme de douloureux avertissements pour Irbe qui, en conséquence, était amené à redoubler de discrétion et de prudence lorsqu'il accostait d'autres hommes dans des lieux de drague où les guets-apens tendus par la police faisaient augmenter le nombre de poursuites judiciaires qui, de manière générale, reposaient sur la délation. Pour Irbe, toutes ces poursuites constituaient autant d'exemples de persécution pour des crimes sans victime. Selon de nombreuses sources, à la fin de l'ère soviétique, la police inspectait les toilettes fréquentées par les hommes queers, elle épiait aussi les parcs et les places publics et suivait les homosexuels connus². Le journal d'Irbe nous livre le témoignage d'un homme queer sur la répression policière soviétique et ses conséquences sur la vie de ces hommes traduits en justice.

De même, les articles d'Arthur Clech et de Rustam Alexander exposent des éléments importants des tentatives entreprises par l'État pour éradiquer l'homosexualité masculine. Clech décrit la subjectivité d'un médecin homosexuel dans la Géorgie soviétique des années 1970 et 1980. Nous voyons l'incidence de l'intervention de la police, sans même qu'elle aille jusqu'à l'arrestation et au procès, sur sa subjectivité : Shota F. a été surpris par la police dans un parc isolé après avoir eu des relations sexuelles avec un autre homme ; la police lui a donné un avertissement, puis a fait un signalement sur son lieu de travail. Il n'a donc pas été exposé à des poursuites pénales, mais l'incident l'a rendu plus prudent et a bridé sa carrière : il dut quitter la clinique où il travaillait et chercher un nouvel emploi dans une autre ville. Son partenaire sexuel, un homme plus jeune, issu de la classe ouvrière, a probablement connu un sort plus dur. Lors d'un deuxième accrochage avec la justice, Shota F. a été abordé par un policier alors qu'il passait devant une *pleška* (un lieu de drague) notoire de Tbilissi où il avait remarqué la présence d'une connaissance. Le policier rapporta à Shota F. que cette dernière l'avait dénoncé. La police soviétique pouvait utiliser des canaux informels pour intimider les contrevenants queers, quand leur appartenance sociale ou ethnique semblait garantir la soumission de la victime. Cependant, même pour les queers soviétiques jouissant d'une position privilégiée dans la société soviétique, la désobéissance publique

2. Feruza Aripova, « Queering the Soviet Pribaltika : Criminal Cases of Consensual Sodomy in Soviet Latvia (1960s-1980s) », in Emily Channell-Justice, éd., *Decolonizing Queer Experience : LGBT+ Narratives from Eastern Europe and Eurasia*, Lexington books, 2020, p. 95-114 ; Dan Healey, *Russian Homophobia from Stalin to Sochi*, Londres : Bloomsbury Academic, 2017, p. 171-172.

était rarement une option réaliste³. Enfin, la crainte de poursuites judiciaires poussait certains hommes à rechercher une assistance médicale pour « guérir » leur homosexualité, ce que montre l'article d'Alexander et que nous traitons plus en détail ci-dessous.

S'il était pratiquement impossible pour les citoyen·ne·s soviétiques queers de protester publiquement contre la loi soviétique antisodomie, des campagnes transnationales en dehors de l'URSS – et une fois au moins à l'intérieur même de l'URSS –, peuvent apparaître en lien avec l'avènement en Occident d'un mouvement politique de libération des gays et des lesbiennes, ainsi que de réseaux la promouvant, dans les années 1970. Dans sa relation d'une manifestation tenue à Moscou en faveur du cinéaste Sergej Paradjanov, Stefano Pisu montre comment, à l'ère de la détente, la répression soviétique des homosexuels ne constituait plus seulement un secret relevant des affaires intérieures de l'URSS, mais suscitait aussi les critiques de l'Occident qui, finalement, aboutirent à la libération de ce génie arméno-ukraino-géorgien du cinéma. La manifestation en solitaire de l'Italien Angelo Pezzana à Moscou en 1977 poussa le KGB à arrêter celui-ci, puis à l'expulser, mais les journalistes avaient eu le temps d'informer l'opinion publique internationale. Pezzana avait bien sollicité le soutien du dissident soviétique Andrej Saharov. En vain. Saharov était parfaitement averti des dangers politiques que recevaient ces questions et de l'attention pesante dont elles faisaient l'objet par les autorités et, surtout, il réalisait que les intellectuel·le·s soviétiques ne considéraient pas les citoyen·ne·s queers comme des victimes de la répression. (Pour une analyse approfondie de cette attitude, on peut se reporter dans ce numéro à l'essai saisissant de Galina Zelenina sur la position de l'intelligentsia russe et juive queer)⁴. Fait éloquent, Pezzana découvrit ainsi que les eurocommunistes italiens ignoraient l'existence, en Union soviétique, d'une loi contre l'homosexualité masculine. Lors de la « Biennale de la dissidence » de Venise en novembre 1977, des militant·e·s italien·ne·s révélèrent au monde le sort de Paradjanov, entraînant ainsi le monde du cinéma et des arts dans un conflit de valeurs emblématique de la guerre froide. La protestation publique de Pezzana s'inscrivait dans le cadre d'une vague répressive qui toucha le monde entier à la fin des années 1970⁵ : on vit alors s'intensifier les

3. À Leningrad au milieu des années 1980, le « laboratoire gay », un groupe d'intellectuel·le·s queers, se réunissait en privé pour discuter de la libération gay et de la crise du sida. Il a été bientôt démantelé par le KGB. Voir Sergej Shcherbakov, « On the Relationship between the Leningrad Gay Community and Legal Authorities in the 1970s and 1980s », in Udo Parikas et Teet Veisapak, eds, *Sexual Minorities and Society : The Changing Attitudes toward Homosexuality in 20th Century Europe*, Tallinn : Institute of History, 1991, p. 94-104.

4. Jusqu'à 2013, l'année où la loi sur la « propagande gay » a été adoptée, l'intelligentsia progressiste russe avait refusé de défendre les droits de ses concitoyen·ne·s queers ; voir Healey, *Russian Homophobia from Stalin to Sochi*, p. 203.

5. Un activiste et historien canadien inscrit l'expulsion de Pezzana de l'URSS dans un contexte plus large, puisqu'elle coïncide avec des actions comme l'initiative Briggs en Californie, l'affaire de blasphème contre le magazine britannique *Gay News* et la véhémence dont témoignent les poursuites en justice contre le journal *Body Politic* de Toronto à la même époque : Tim McCaskell, *Queer Progress : From Homophobia to Homonationalism*, Toronto : Between the Lines, 2016, p. 75.

actions en justice contre des queers, poursuivis pour s'être exprimés ouvertement. L'affaire Paradjanov illustre bien la manière dont la répression homophobe soviétique suscita l'avènement d'une nouvelle génération, à l'étranger, d'opposant·e·s à l'URSS, mais aussi la manière dont les débats sur cette répression eurent des répercussions sur la gauche italienne et, plus généralement, sur la politique queer italienne.

L'état de la recherche occidentale de l'après-1991 a souligné la régulation genrée (*gendered*) dont l'homosexualité soviétique était l'objet. D'une part, la loi antisodomie de Staline de 1933-1934 ne visait que les actes homosexuels masculins et son maintien après sa mort « renforça le principe de la différenciation en fonction de l'appartenance à un sexe (*gender difference*) dans le traitement des crimes sexuels ». D'autre part, après 1953, les psychiatres accordèrent une plus grande attention aux femmes qui subirent dès lors une « deuxième vague de médicalisation »⁶. La première vague de médicalisation soviétique de l'homosexualité des femmes avait eu lieu dans les années 1920⁷. L'accent mis sur l'analyse des sources d'archives officielles en droit et en médecine avait conduit à supposer que l'amour homosexuel avait probablement fait l'objet d'un traitement genré. Or, les études centrées sur les femmes et celles, plus récentes, sur l'expérience queer, étayées sur des entretiens et des documents d'archives privées, révèlent qu'une approche officielle rigoureusement genrée visant à médicaliser les lesbiennes et à criminaliser les homosexuels n'a pas toujours prévalu. Certes, les hommes qui fréquentaient les sites de drague avaient davantage à craindre de la surveillance policière, mais les femmes n'échappaient pas non plus ni aux interrogatoires, ni aux humiliations, ni à des sanctions pénales lorsque leurs désirs homosexuels étaient démasqués par la police et la justice à l'époque stalinienne⁸. Comme l'a montré Francesca Stella pour les dernières années de l'époque soviétique, l'action de « tribunaux de camarades » sur le lieu de travail atteste entre autres que les femmes pouvaient également faire

6. Dan Healey, *Homosexual Desire in Revolutionary Russia : The Regulation of Sexual and Gender Dissent* (Chicago : University of Chicago Press, 2001), 240. L'ethnographie de Laurie Essig sur la vie des homosexuel·le·s de la fin de l'époque soviétique et le début des années 1990 s'ouvre sur deux chapitres consacrés au « regard des expert·e·s » : le chapitre 1 sur la loi, qui traite principalement des homosexuels masculins, et le chapitre 2 sur la médecine, qui examine certaines approches médicales dont faisaient l'objet des femmes et des hommes queers et des personnes transgenres. Voir Laurie Essig, *Queer in Russia : A Story of Sex, Self and the Other*, Durham – London : Duke University Press, 1999, p. 3-54.

7. Dan Healey, « Unruly Identities : Soviet Psychiatry Confronts the 'Female Homosexual' of the 1920s », in Linda Edmondson, éd., *Gender in Russian History and Culture, 1800-1990*, Basingstoke, Eng., – New York : Palgrave, 2001, p. 116-138.

8. Healey évoque le cas, en 1940, d'une chercheuse moscovite dont la liaison avec une jeune fille de 16 ans avait été dénoncée par la mère de cette dernière. Healey, *Homosexual Desire in Revolutionary Russia*, p. 225-226. Pour le cas, en 1948, d'une juge de la Cour suprême de la RSFSR prise dans un scandale de corruption, dont les liaisons lesbiennes avaient été divulguées par les procureurs après qu'elle avait subi « une pression énorme à son procès », avec des conséquences déchirantes pour son cercle d'amantes et d'amies, voir James W. Heinzen, *The Art of the Bribe*, New Haven : Yale University Press, 2017, p. 243-244.

l'objet de formes quasi-officielles de surveillance et de sanctions⁹. Cependant, la médicalisation qui était censée dominer les approches soviétiques du lesbianisme était loin d'être omniprésente. Des mécanismes disciplinaires « beaucoup plus banals et subtils, opérant dans les sphères privées et semi-privées », se révélaient plus importants que la menace « symbolique » du « traitement » psychiatrique et avaient un effet coercitif qui pesait sur la pérennité des vies lesbiennes¹⁰. Cette « discipline » diffuse, entretenue par la famille et les collègues de travail, apparaissait omniprésente à la fin de l'Union soviétique et garde encore de son actualité pour les queers russes, comme en atteste l'article de Kislitsyna sur le coming out dans la Russie d'aujourd'hui.

Dans son article, Rustam Alexander offre une révision substantielle à la thèse de la régulation genrée soviétique de l'homosexualité. S'appuyant sur l'autobiographie d'un homme « bisexuel » soviétique soumis à un « traitement » psychothérapeutique, Alexander analyse sa subjectivité. Cet homme s'est volontairement tourné vers l'assistance médicale pour réprimer ses désirs queers sans, semble-t-il, avoir attiré l'attention de la police. Dans les années 1960 et 1970, la clinique du psychiatre-sexopathologiste Yan Goland, située à Gor'kij (aujourd'hui Nižnij Novgorod), attirait des patients venus de toute l'Union soviétique à la recherche d'un traitement contre leur homosexualité. Le psychiatre recourait à des formes de psychothérapie remises au goût du jour après la mort de Stalin. En plus de recourir à l'autosuggestion et à la thérapie de groupe, il demandait à ses patients de tenir un journal intime. De la sorte, il cherchait à stimuler chez ses patients des pulsions hétérosexuelles et à extirper leurs pulsions homosexuelles. Il sélectionnait soigneusement ses patients en fonction du degré de sincérité dont ils faisaient montre dans leur désir de changer d'orientation¹¹. Alexander met au jour un monde clos où l'homosexualité masculine était médicalisée, quoique avec prudence, car la sanction légale prévalait encore et la divulgation des activités des patients masculins de Goland pouvait les exposer à des poursuites. Les citoyens soviétiques étaient supposés faire confiance à leurs médecins pour les détails intimes de leur vie. Pourtant, de même que confier au médecin ses interrogations sur sa sexualité non hétérosexuelle ou sa non-conformité de genre (*gender difference*) était et reste difficile, de même, sur ces sujets, les médecins peinaient et peinent encore à inspirer une pleine confiance à leurs patient·e·s¹². Dans son article, Galina Zelenina explore la

9. Francesca Stella, *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia : Post/Socialism and Gendered Sexualities*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2015, p. 47-52.

10. *Ibid.*, p. 49, 51.

11. Sur le renouveau de la psychothérapie après Stalin, voir Aleksandra Brokman, « Creating a Medical Speciality : Psychotherapy in the Post-War Soviet Healthcare System », *Journal of Health Inequalities* 5 (2), 2019, p. 203-209 ; et idem, « Sterility and Suggestion : Minor Psychotherapy in the Soviet Union, 1956-1985 », *History of the Human Sciences* 31 (4), 2018, p. 83-106.

12. Sur l'ambivalence soviétique concernant la confidentialité des patients, voir par exemple Frances Bernstein, « Behind the Closed Door – VD and Medical Secrecy in Early Soviet Medicine », in Frances Bernstein, Christopher Burton et Dan Healey, eds, *Soviet Medicine : Culture, Practice, and Science*, DeKalb : Northern Illinois University Press, 2010, p. 92-110. Sur la

pensée intellectuelle russo-juive de la fin de l'Union soviétique. Ses sujets queers expriment leur dégoût pour les approches médicales soviétiques du désir non hétérosexuel, pour ce qu'elles avaient de réductrices. De nos jours également, Polina Kislitsyna constate que les Russes queers hésitent à faire leur coming out auprès de leurs médecins, en particulier auprès de ceux et celles du système de santé publique qui, selon elle, sont plus susceptibles que ceux et celles du secteur privé d'être homophobes et transphobes¹³.

Malgré cet héritage de répression médicale, certaines personnes queers soviétiques ont continué à se tourner vers le langage médical afin de comprendre, d'encadrer ou de justifier leurs désirs queers. Précisons que le recours à des experts médicaux n'est pas né sous Staline, il était déjà pratiqué antérieurement. On cherchait alors aussi à obtenir des conseils sur la manière dont il fallait s'y prendre pour vivre avec ses désirs queers ou pour les refouler, de même que pour vivre avec, ou évincer, une non-conformité de genre (*gender confusion*)¹⁴. Le patient « bisexuel » du Dr Goland, décrit par Alexander, semble avoir accepté les étiquettes cliniques que lui colle le sexopathologiste. En outre, il a suivi sans doute longtemps le régime thérapeutique préconisé par ledit spécialiste. Le travail d'Alexander sur la sexologie soviétique, dans lequel il s'appuie sur de nombreux autres cas, donne à cette étude de cas une portée plus générale¹⁵. Le journal de l'huissier de justice letton Kaspars Irbe étudié par Lipša montre comment un autodidacte s'approprie un langage sexologique pour se décrire et décrire d'autres queers, un langage emprunté à des manuels médicaux du début du vingtième siècle acquis sur le marché des livres d'occasion de Riga. À l'instar d'un proto-queer, il se réfère aux sexologues occidentaux d'avant la Première Guerre mondiale qui font office pour lui d'autorité. Ils lui ont offert un langage qui arme son analyse critique à l'endroit de l'expertise sexopathologique soviétique poststalinienne. Le « modernisme sexologique » dont il est question est celui qui renvoie à Bloch, Forel et Hirschfeld de sorte à retourner

réticence des femmes enceintes éduquées et « exigeantes » et leurs attentes élevées à l'endroit des cliniques privées, voir Elena Zdravomyslova et Anna Temkina, « “Vračam ja ne doverjaju, no...” » Preodolenie nedoverija k reproduktivnoj medicini [“Je ne fais pas confiance aux médecins, mais...”]. Surmonter la méfiance envers la médecine de la reproduction], » in Elena Zdravomyslova et Anna Temkina, éd., *Zdorov'e i doverie : gendernyj podhod k reproduktivnoj medicini* [Santé et confiance : approches genrées de la médecine reproductive], SPb. : Iz-vo Evropeiskogo universiteta v Sankt-Peterburge, 2009, p. 179-210.

13. Les raisons de cette attitude des médecins du secteur public pourraient être attribuées à l'absence d'incitation matérielle à traiter le patient « avec bienveillance » (comme le suggère Kislitsyna). Elles pourraient également être expliquées par l'effet que n'ont pas manqué d'avoir les campagnes homophobes dont l'État est à l'initiative et qui condamnent les identités LGBTQ+ en les présentant comme des identités indésirables, étrangères et prédatrices à l'endroit des personnes mineures.

14. Sur les homosexuel·le·s des années 1920 soviétiques s'adressant à des experts en médecine, voir Irina Roldugina, « “Why Are We the People We Are?” Early Soviet Homosexuals from the First-Person Perspective. New Sources on the History of Homosexual Identities in Russia » in Richard Mole, éd., *Soviet and Post-Soviet Sexualities*, New York – Londres : Routledge, 2019, p. 16-32.

15. Rustam Alexander, *Regulating Homosexuality in Soviet Russia, 1956-91 : A Different History*, Manchester University Press, 2021.

les temporalités scientifiques officielles, soviétiques et téléologiques. Selon Irbe, la science soviétique est « archaïque ». Il abandonne peu à peu le champ lexical imprégné de romantisme moralisateur auquel il recourait pour caractériser ses pulsions homosexuelles « sombres » et « légères » et celles des autres, au profit d'une terminologie neutre et sexologique. Dans l'Union soviétique de Hruščev et de Brežnev, les sexologues allemands et autrichiens du début du vingtième siècle ont donné à ce diariste letton une terminologie plus moderne, dans laquelle il puise pour nourrir un sentiment de dignité et de respect de soi.

L'héritage stalinien d'un silence quasi total sur l'homosexualité a créé un vide en matière d'information qui n'a pas manqué d'avoir une incidence sur les vies des queers et des hétérosexuel·le·s de la fin de l'Union soviétique. Les maigres informations disponibles dans les médias soviétiques étroitement censurés laissaient peu de place à des discussions fouillées sur la sexualité. Ceci dit, de nouvelles recherches démontrent qu'il se trouva des experts pour débattre et publier des ouvrages d'éducation sexuelle destinés au grand public, en particulier aux jeunes¹⁶. Le Parti communiste de l'Union soviétique n'était pas monolithiquement déniale en matière de sexualité ; il comportait des éléments « libéraux » qui pensaient que les pulsions sexuelles devaient (et pouvaient) être contrôlées par des campagnes de sensibilisation, ainsi que par l'organisation de loisirs censés contribuer à une meilleure hygiène de vie. En outre, ces éléments libéraux espéraient que l'éducation sexuelle pourrait répondre aux inquiétudes suscitées par la chute du taux de natalité dans les républiques européennes de l'URSS. Les défenseurs « libéraux » de l'éducation sexuelle soviétique (quelle qu'elle soit) s'appuyaient souvent sur l'autorité des sexologues des « démocraties populaires » d'Europe centrale et orientale : ils préféraient la traduction d'un manuel écrit par un Allemand de l'Est comme Rudolf Neubert aux manuels d'éducation sexuelle rédigés par des scientifiques soviétiques. L'ouvrage de Neubert, « Le nouveau livre sur la vie conjugale » a été publié en 1969 et préfacé par un psychologue soviétique qui expliquait que le rôle de l'éducation sexuelle était de *protéger* les jeunes de la sexualité. La « révolution sexuelle » soviétique des années 1960-1980 a fait certes moins de bruit que celle de l'Ouest, mais elle a tout de même été une époque de contestation de discours, de controverses autour de changements de mode de vie, de désaccords aussi entre générations sur ce que pouvaient être les relations entre les femmes et les hommes¹⁷.

C'est dans un contexte historique singulier, l'adhésion hésitante à l'éducation sexuelle, que s'inscrit l'article de Bella Ostromoukhova qui examine comment

16. Voir par exemple Deborah A Field, *Private Life and Communist Morality in Khrushchev's Russia*, New York – Bern – Berlin : Peter Lang, 2007, p. 51-66 ; Rustam Alexander, « Sex Education and the Depiction of Homosexuality under Khrushchev », in Melanie Ilic, éd. *The Palgrave Handbook of Women and Gender in Twentieth-Century Russia and the Soviet Union*, Londres : Palgrave, 2018, p. 349-364. Sur le point de vue d'un partisan soviétique de l'éducation sexuelle, voir Igor' S. Kon, *Seksual'naja kul'tura v Rossii : klubnička na berezke* [La culture sexuelle en Russie : une fraise sur un bouleau], M. : OGI, 1997, p. 171-202.

17. Dan Healey, « La révolution sexuelle en URSS : des changements dynamiques sous la glace » in Alain Giami et Gert Hekma, éd., *Révolutions sexuelles*, P. : La Musardine, 2015.

l'amour homosexuel a été traité dans la littérature d'éducation sexuelle dans la Russie soviétique et postsoviétique. Les éditeur·rice·s et les éducateur·rice·s russes ont tenté de traduire des textes qui devaient apparaître pour leur lectorat russe comme des textes nouveaux, « européens » et modernes. Cherchant à déciller les yeux soviétiques de leurs lecteur·rice·s russes en les ouvrant aux perspectives « modernes » en vigueur dans les ouvrages d'éducation sexuelle occidentale, les éditeurs les ont pris au dépourvu, le lectorat russe n'était pas habitué à un ton si direct. Depuis l'adoption de la loi russe de 2013 sur la « propagande gay », qui interdit toute information positive ou neutre sur l'expérience LGBT dans les ouvrages accessibles aux personnes mineures, les éditeurs ont à sélectionner les projets de traduction en fonction de critères relevant de la censure : toute valorisation positive de la sexualité queer et de la fluidité du genre suffit à annuler une publication. Pour justifier cette régulation, diverses considérations, cliniques notamment, sont invoquées selon lesquelles la sexualité constituerait un élément psychologique de la personnalité de l'enfant. Cette personnalité serait susceptible dès lors d'être pervertie ou détournée de l'hétérosexualité « naturelle » pour peu que l'enfant ait accès à des informations jugées inadaptees.

Expériences, pratiques et subjectivités queers

Les articles présentés dans ce numéro apportent un nouvel éclairage, aussi bien empirique que conceptuel, sur les expériences, les pratiques et les subjectivités des queers soviétiques qui se déploient dans un contexte hostile, celui de la régulation étatique que l'on vient de décrire. L'état de la recherche sur les homosexualités soviétiques a mis en exergue la médicalisation et la criminalisation de l'homosexualité, ainsi que le rôle central qu'elles ont joué dans la surveillance des sexualités « déviantes » et dans la « conspiration du silence » qui pesait sur elles. À un niveau discursif, selon Laurie Essig, les discours médicaux et juridiques n'étaient pas sans incidence : l'emprisonnement et le traitement médical forcé circulaient comme une menace symbolique qui rendait le désir homosexuel indicible et le poussait à la clandestinité¹⁸. Certains articles de ce recueil étudient les effets de la menace symbolique que représentaient l'incarcération ou les « thérapies » médicales sur les queers soviétiques (et postsoviétiques) qui cherchaient, et cherchent encore, à composer avec les défis de la visibilité.

Quelle que soit l'expérience, soviétique ou postsoviétique, qu'ils abordent, la plupart des articles de ce numéro sont reliés par un important fil conducteur, celui de l'invisibilité des dissident·e·s sexual·le·s et de genre, ainsi que de leurs pratiques de (non)-dévoilement de leur orientation sexuelle ou de leur identité de genre. Ainsi, Ineta Lipša note la réécriture constante et l'autocensure du journal intime d'Irbe ainsi que le caractère clandestin des *pleški*. Elle note également la perception d'Irbe lorsqu'il s'exprime, dans l'une des dernières entrées écrites au milieu des

18. Essig, *Queer in Russia*, p. 47-52.

années 1990, sur l'idée de la visibilité homosexuelle dans l'espace public : elle lui était étrangère, il ne s'y retrouvait pas, ce pourquoi il ne la désirait pas. Arthur Clech montre que Shota F. avait adopté des stratégies de survie spécifiques – démenagement à Tbilissi, choix de ne pas faire carrière, évitement de toute promotion en refusant d'être membre du parti communiste – afin d'échapper à toute attention inopportune qui aurait risqué de l'exposer. C'est avec une grande finesse que l'article de Galina Zelenina établit des parallèles entre l'invisibilité, le désaveu de la judéité et l'homosexualité en Russie soviétique¹⁹. Zelenina soutient que cette invisibilité ne résultait pas simplement d'une stigmatisation, malgré des similitudes intéressantes entre les mécanismes de l'homophobie et de l'antisémitisme dans le contexte soviétique²⁰. Pour elle, cette invisibilité partagée était inscrite dans les valeurs sociales de l'intelligentsia soviétique libérale : l'homosexualité ou la judéité d'une connaissance étaient souvent un secret de polichinelle. L'une comme l'autre étaient accueillies avec tolérance, voire avec bienveillance dans ces cercles, mais il était considéré comme déplaisant et inconvenant d'attirer l'attention sur l'une comme sur l'autre. Zelenina montre que cette norme sociale a été intériorisée par les membres juif·ve·s russes de l'intelligentsia en explorant les représentations de la judéité et de l'homosexualité dans les écrits de trois intellectuels soviétiques d'origine juive dont les travaux abordent ouvertement l'homosexualité. Pour finir, Zelenina assure que l'intelligentsia soviétique jugeait déplacé le fait de discuter de sa vie privée dans un contexte public ou professionnel et que la politique identitaire, enracinée dans la tradition de l'activisme des droits civils occidentaux, lui paraissait contraire à ses valeurs. Cet article nous aide à comprendre la réticence des intellectuel·le·s soviétiques à exprimer publiquement une identité juive ou homosexuelle, mais aussi pourquoi l'axiome selon lequel la politique identitaire et la visibilité des LGBT, enracinées dans l'expérience occidentale et à qui l'on attribue d'ordinaire une valeur d'autonomisation (*empowering*), reste en fait problématique dans le contexte postsoviétique²¹.

L'article de Polina Kislystina explore lui aussi ce thème en analysant les stratégies déployées aujourd'hui en Russie par les non-hétérosexuel·le·s pour dévoiler leur sexualité ainsi que les degrés d'ouverture (*otkrytost'*) dont ils ou elles disposent pour la faire savoir dans leurs interactions quotidiennes. S'appuyant sur des entretiens biographiques et des autobiographies écrites et revisitant l'historiographie russe et occidentale sur le coming out, l'auteure de l'article affirme que, dans le contexte russe, le coming out n'est pas compris comme une déclaration publique et

19. Sur des parallèles analogues, voir Arthur Clech, « Between the Labor Camp and the Clinic : Tema or the Shared Forms of Late Soviet Homosexual Subjectivities », *Slavic Review*, 77 (1), 2018, p. 26-27.

20. Arthur Clech, « Des subjectivités homosexuelles dans une URSS multinationale », *Le Mouvement Social*, 260 (3), 2017, p. 98.

21. Francesca Stella, « Queer space, Pride and Shame in Moscow », *Slavic Review*, 72 (2), 2013, p. 458-480. Voir également Clech, « Between the Labor Camp and the Clinic », p. 8-10 et Clech, « Des subjectivités homosexuelles à l'époque soviétique tardive : entre solidarités et culture du soupçon », p. 519-527.

politique de sa sexualité, mais comme un dévoilement de sa sexualité qui s'ajuste, de manière sélective, en fonction de contextes spécifiques. Kislitsyna montre que pour les queers russes la décision de révéler sa sexualité est fonction des risques possibles que le coming out fait encourir à son auteur·e. Il dépend notamment de la manière dont elle ou il évalue la propension de leur interlocuteur·rice à en prendre acte, voire à l'accepter. Par ailleurs, l'article cerne finement la frontière ambiguë entre le degré d'ouverture (*otkrytost'*, à savoir le fait de ne pas cacher sa non-hétérosexualité – NdT) et la clandestinité : certain·e·s queers font leur coming out, mais celui-ci est ignoré et leur sexualité reste secrète, tandis que d'autres ne font pas leur coming out, mais leur sexualité n'est un secret pour personne dans leur entourage. Ainsi, Kislitsyna montre que le coming out n'est pas qu'une décision individuelle, c'est aussi un processus profondément social, où les choix qui sont faits et les résultats escomptés sont tributaires à la fois de relations interpersonnelles singulières, à un niveau micro, et d'un contexte sociopolitique et culturel plus large, à un niveau macro. L'article suggère que les façons spécifiques dont on fait son coming out en Russie, et comment il y est compris, reflètent certes des continuités avec le passé soviétique, mais dépendent aussi des formes contemporaines d'homophobie d'État telles qu'elles se sont incarnées récemment, à savoir la loi de 2013 sur la « propagande gay » et le référendum de 2020 qui a adoubé l'amendement à la constitution stipulant que, désormais, le mariage est défini comme une institution hétérosexuelle²².

L'article de Mamedov et Bagdasarova apporte lui aussi une contribution importante et opportune à notre compréhension des identités et des subjectivités queers dans les sociétés soviétiques et postsoviétiques. Il est juste de dire que la plupart des publications existantes sur les dissident·e·s sexuels et de genre soviétiques évitent la question de savoir comment ils ou elles articulent leur rapport queer à soi. Les chercheur·se·s notent généralement que « les identités gay et lesbiennes n'ont pas une histoire formelle attestant de leur existence²³ » en Union soviétique. Sous le socialisme réel, il apparaissait en effet difficile de produire, comme en Occident, des « contre-discours » et des identités bien définies telles qu'elles ont été articulées par le mouvement gay et lesbien en Occident, et renforcées par le consumérisme du « dollar rose ». Constatant la fluidité et l'ambiguïté de termes tels que *tema*, *svoj*, *goluboj* et *rozovaja*, les chercheurs ont proposé différentes solutions à la question complexe de savoir comment nommer collectivement les dissident·e·s sexuel·le·s

22. Voir par exemple A. Kondakov, éd. *Na perepute : metodologija, teorija i praktika LGBT i kvir-issledovanij. Sbornik stat'ej*. [À la croisée des chemins : Méthodes, théorie et pratique des études LGBT et queers. Recueil d'articles] (SPb. : Centr Nezavisimyh Sociologičeskikh Issledovanij, 2014). F. Stella, et N. Nartova, « Sexual Citizenship, Nationalism and Biopolitics in Putin's Russia », in F. Stella, Y. Taylor, T. Reynolds, et A. Rogers, eds. *Sexuality, Citizenship and Belonging : Trans-National and Intersectional Perspectives*, Londres : Routledge, 2015, p. 24-42. A.S. Kondakov et E. Shtorn, « Sex, Alcohol, and Soul : Violent Reactions to Coming Out after the "Gay Propaganda" Law in Russia », *Russian Review*, 80, 2021, p. 37-55

23. D. Heller, « t.A.T.u. You ! Russia, the Global Politics of Eurovision, and Lesbian Pop », *Popular Music*, 26 (2), 2007, p. 197.

et de genre soviétiques, allant de « *inakoljubjaščie* »²⁴, à « dissident·e·s sexuel·le·s et de genre »²⁵, de « queers »²⁶ à « non-hétérosexuel·le·s »²⁷. Certain·s auteur·e·s ont en revanche utilisé les termes « lesbienne » ou « gay » dans le but de se réapproprier une page cachée de l'histoire soviétique²⁸. Pourtant, comme l'illustre brillamment l'article de Lipša, les dissidents sexuel·le·s et de genre soviétiques ont articulé un soi queer, en s'appuyant sur les sources d'information dont elles ou ils disposaient, mais aussi sur leurs propres expériences d'interaction dans des réseaux et des espaces queers. Auparavant, Clech avait soutenu que la *tema* correspondait à une subjectivité queer de l'époque soviétique tardive, articulée d'une part en fonction de discours médicaux et juridiques stigmatisants et, d'autre part, source d'un commun s'exprimant dans le langage, l'humour et un sens de la solidarité²⁹.

Écrivant sur le Kirghizstan contemporain, Mamedov et Bagdasarova réfutent l'argument selon lequel la *tema* est une forme d'identification « ancienne », soviétique et donc en voie de disparition, qui ne serait le lot que de queers âgé·e·s et serait rejetée par les jeunes générations qui adopteraient quant à elles les nouveaux termes de « LGBT », dont l'usage prédominerait dans l'espace postsoviétique, après la disparition de l'URSS. À l'inverse, elle et il montrent que la « *tema* » et « LGBT » coexistent aujourd'hui au Kirghizstan en fonction de schémas complexes. Dès lors, elle et il remettent en question d'une part l'idée selon laquelle la *tema* serait une forme d'identification apolitique et « locale », limitée aux générations plus âgées, d'autre part celle qui ferait de l'abréviation « LGBT » une identité plus politisée et « globale » que les jeunes habiteraient volontiers³⁰. Mamedov et Bagdasarova observent également que la *tema* n'est pas qu'un terme d'identification, elle a aussi une dimension spatiale, elle délimite une « frontière », car le langage et les pratiques partagés qui sous-tendent la *tema* sont ancrés dans des espaces et des réseaux sociaux spécifiques où les queers se rencontrent. À cet égard, la *tema*

24. I.S. Kon, *Lunnyj svet na zare : liki i maski odnopoloj ljubvi* [La clarté lunaire à l'aube : visages et masques de l'amour homosexuel], M. : Olimp ; OOO Iz-vo AST, 1998.

25. Healey, *Homosexual Desire in Revolutionary Russia* ; Clech, « Between the Labor Camp and the Clinic » ; A.V. Golovina, « Pozdnesovetskie praktiki marginizatsii seksual'no-gendernyh dissidentov v 1970-1980-e gody v RSFSR [Pratiques soviétiques tardives de marginalisation des dissident·e·s sexuels et de genre dans les années 1970-1980 en RSFSR] », mémoire de quatrième année à l'université d'État de Moscou, 2021.

26. Essig, *Queer in Russia*.

27. Stella, *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia* ; Kisilitsyna in this issue.

28. Ol'ga Žuk, *Russkie amazonki : istorija lesbijskoj subkul'tury v Rossii XX vek* [Amazones russes : une histoire de la subculture lesbienne dans la Russie du vingtième siècle], M. : Glagol, 1998.

29. Clech, « Between the Labor Camp and the Clinic ».

30. Stella, *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia*, p. 3-7, présente un argument similaire en faveur de la superposition et de la variabilité des « identifications des femmes » parmi ses informatrices queers. Pour une discussion sur la façon dont les étiquettes LGBT « hypernormalisées à une échelle globale » peuvent être repensées et réimaginées de manière créative par le·a sujet·te queer local·e, voir Tamar Shirinian et Emily Channell-Justice, « Introduction : Of Constatives, Performatives, and Disidentifications : Decolonizing Queer Critique in Post-Socialist Times » in Channell-Justice, éd. *Decolonizing Queer Experience*, p. 1-14, ici p. 8.

diffère à la fois de « LGBT », qui fait référence à des identités fixes et politiquement correctes, mais aussi de « queer », avec lequel il partage des connotations de fluidité et d'ambiguïté. Les auteurs restituent finement l'évolution de la signification de la *tema* au cours des périodes soviétique et postsoviétique, pendant lesquelles la *tema* constitue une forme de résistance à l'hétéronormativité et un langage codé qui protège les espaces queers de l'examen de la société hétérosexuelle, de sorte qu'ils restent « cachés tout en étant exposés à tout·e·s »³¹. Pour la période postsoviétique, la *tema* conserve ces connotations et devient également un moyen de résister à l'homonormativité des espaces LGBT, perçus par certain·e·s queers kirghizes comme définis de manière trop réductrice par les politiques d'identité et le politiquement correct. En soulignant la polyvalence du terme *tema* à travers les frontières temporelles, comme celles par exemple du temps « soviétique », « transitoire », « post-socialiste », Mamedov et Bagdasarova suggèrent des possibilités de marquer le temps comme « thématique » (en référence à l'adjectif dérivé de « *tema* » – NdT), ou « queer », également.³² Ces deux auteurs offrent une contribution conceptuelle importante aux débats actuels sur les identités et les subjectivités soviétiques et post-soviétiques, en regard du caractère *mainstream* des identités LGBT que prennent à l'échelle globale des identités qui se sont formées initialement en Occident, mais aussi du statut paradigmatique que le terme « queer » a acquis aujourd'hui dans le discours universitaire. Comme le souligne Jasbir Puar, « queer », comme « gay » et « lesbienne » avant lui, est un terme qui peut « se fondre dans les paradigmes de la libération <sexuelle> » et prétendre parler au nom d'un « autre » lointain. De ce point de vue, le terme de « queer » réduit au silence et homogénéise le·a sujet·te non hétérosexuel·le « local·e », habitant telle ou telle région du monde³³. La contribution de Mamedov et Bagdasarova aborde avec perspicacité les questions soulevées par les activistes, les universitaires et les artistes qui ont débattu de la question de savoir dans quelle mesure il est possible mais aussi pertinent d'employer la notion de « queer » pour l'appliquer à l'espace postsoviétique³⁴. Cet article témoigne qu'il est possible d'engager un dialogue avec les idées sous-tendant les recherches universitaires LGBT et queers tout en les dépassant, cela en théorisant depuis la périphérie, ce qui permet de décentrer les paradigmes occidentaux.

31. Pour une discussion nuancée de « *tema* » et de ses équivalents géorgiens, voir Arthur Clech, « Des subjectivités homosexuelles à l'époque soviétique tardive : entre solidarités et culture du soupçon », thèse de doctorat soutenue à l'École des hautes études en sciences sociales, Paris, 2018, p. 398-503. Voir aussi Stella, *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia*.

32. Nous appliquons la notion de « temps queer », qui perturbe les normes et les prescriptions du temps hétéronormatif, comme proposé dans Valerie Rohy, « Ahistorical », *GLQ : A Journal of Gay and Lesbian Studies* 12 (1), 2006, p. 61-83.

33. Jasbir K. Puar, *Terrorist Assemblages : Homonationalism in Queer Times*, Durham, N.C. : Duke University Press, 2007, cité dans Stella, *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia*, p. 5 ; voir également Shirinian et Channell-Justice, « Introduction », p. 8.

34. See for example Valerij Sozaev, éd., *Vozmožen li "kvir" po-russki ? LGBTK issledovanija. Meždisciplinarnyj sbornik* [Le mot "queer" est-il possible en russe ? Un volume interdisciplinaire d'études LGBTQ] (SPb., 2010). Disponible sur Internet : <http://resourcerus.org/Portals/0/files/books/vozmozhen-li-kvir-po-russki.pdf>

Histoires soviétiques du genre et du queer

La recherche sur la dissidence sexuelle et de genre en URSS se divise souvent entre les travaux qui étudient les hommes et les femmes ensemble et ceux qui les étudient séparément. Souvent, les premier·ère·s chercheur·se·s ont exploité les sources les plus accessibles, raison pour laquelle ils ou elles se sont concentrés généralement sur les hommes et les rôles publics, sociaux et politiques qu'ils ont pu jouer. L'homosexualité masculine a, semble-t-il, laissé plus de traces dans les documents russes et soviétiques, aussi bien dans les documents d'archives que dans les sources littéraires, ou dans les mémoires rédigés par et sur les élites culturelles. Même les méthodes conventionnelles des sciences sociales, fondées sur l'étude du social humain, pouvaient générer des retours qui rendaient les voix des hommes dominantes et celles des femmes secondaires. Il en résulte des travaux parfois décevants et déséquilibrés qui renforcent la dichotomie homme/femme, public/privé dans les histoires queers de la Russie et de l'URSS³⁵. Des études centrées sur les femmes ont contribué à rétablir l'équilibre. Pour ce faire, elles évitent souvent d'ailleurs les archives « officielles » et explorent la vie des lesbiennes en analysant leurs mémoires et en procédant à leur histoire orale à travers la prise d'entretiens biographiques. Pour la période plus contemporaine, les chercheur·se·s ont pu se fonder sur l'étude des médias sociaux³⁶. L'un des avantages de ces approches genrées a été de

35. Les travaux de Simon Karlinsky traitent des deux sexes, mais parce que leurs sources sont tirées de la littérature et de la culture en général, elles sont orientées vers les identités masculines et les relations entre hommes. Simon Karlinsky, « Russia's Gay Literature and History (11th-20th Centuries) », *Gay Sunshine*, 29/30, 1976, p. 1-7 ; idem, « Russia's Gay Literature and Culture : The Impact of the October Revolution » in Martin Duberman, Martha Vicinus et George Chauncey Jr, eds, *Hidden from History : Reclaiming the Gay and Lesbian Past*, New York : New American Library, 1989, p. 348-364. Pour une étude en sciences sociales fondée sur une enquête auprès d'hommes homosexuels (87,2 %) et de lesbiennes (12,8 %) à la fin de l'époque soviétique tardive, voir Daniel Schluter, « Fraternity without Community : Social Institutions in the Soviet Gay World », thèse de doctorat, Columbia University, 1998, 81, p. 88-89. Les techniques d'échantillonnage de Schluter ne lui ont apparemment pas permis d'atteindre plus qu'un groupe limité de femmes. Le premier livre de Healey (*Homosexual Desire in Revolutionary Russia*) comprenait des chapitres et des sections de chapitres sur les lesbiennes, mais en raison de son approche foucaldienne des sources d'archives juridiques et médicales et en raison des publications disponibles alors, il a écrit une histoire principalement d'hommes. Une tentative de se concentrer sur les lesbiennes à partir du même type de sources est apparue simultanément à son livre ; Healey, « Unruly Identities... » , p. 116-138. Il a par ailleurs tenté de problématiser la masculinité homosexuelle masculine dans le contexte de l'histoire de la masculinité russe. Dan Healey, « The Disappearance of the Russian Queen, or How the Soviet Closet Was Born » in Barbara Evans Clements, Rebecca Friedman et Dan Healey, eds, *Russian Masculinities in History and Culture*, (Basingstoke, England – New York : Palgrave, 2002, p. 152-171.

36. Voir le travail d'interprétation que livre la militante Ol'ga Žuk dans ses mémoires. Ol'ga Žuk, « Lesbijskaja subkul'tura : istoričeskie korni lesbijanstva v byvsšem SSSR (Postanovka voprosa) [Sous-culture lesbienne : les racines historiques du lesbianisme dans l'ex-URSS (questions posées)] », *Gay, Slaviane !* no. 1, 1993, p. 16-20 ; idem, *Russkie amazonki*. Sur la base d'entretiens, voir Stella, *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia*. Pour une étude fondée sur les médias sociaux des lesbiennes russes régionales, voir Tatiana Barchunova et Oksana Parfenova « Shift-F2 : The Internet, Mass Media, and Female-to-Female Intimate Relations in Krasnoyarsk and Novosibirsk », *Laboratorium : Russian Review of Social Research* 2 (3), 2010, p. 150-172.

mettre en lumière la mesure avec laquelle l'expérience des femmes et des hommes homosexuel·le·s a pu différer, en détaillant les mondes distincts qu'elles ou ils ont habités tout en les replaçant dans le contexte plus large de l'histoire politique soviétique du genre. Dans ce numéro spécial, les articles d'Alexander, de Clech et de Lipša se concentrent sur des hommes « bisexuels » ou homosexuels spécifiques dans des études de cas qui explorent les variétés de l'expérience queer masculine soviétique. Pour chacun de ces sujets, la masculinité est un élément déterminant qui structure son rapport avec un milieu queer clandestin, composé de sites de drague ou de plages, qu'ils investissent de sorte à se façonner eux-mêmes. Pour le « bisexuel » Pavel Krotov et son thérapeute Yan Goland (article d'Alexander), la norme soviétique de la masculinité incite le patient à trouver une échappatoire dans l'hétérosexualité. Shota F., un médecin géorgien (article de Clech), envisage la manière dont l'intelligentsia, à laquelle il appartient, porte la masculinité comme une stratégie défensive, voire un moyen pour dissimuler son homosexualité. Quant à Kaspars Irbe (article de Lipša), sa façon très personnelle de s'habiller et sa formation intellectuelle autodidacte deviennent des modes d'expression de son genre masculin qu'il veut raffiné.

D'autres chercheur·se·s ont délibérément tenté d'intégrer les deux sexes dans le cadre de l'analyse, afin de tester les propositions relatives au genre et de s'interroger sur le fonctionnement de la « queerité (*queerness*) » dans l'histoire soviétique. La « *tema* », littéralement, « le thème », est une expression désignant le milieu social de personnes qui « en sont » (*v teme*)³⁷. Elle est un lieu de rencontre conceptuel pour les queers, tous sexes confondus, dans la culture soviétique tardive. Ce terme fait l'objet d'un nouvel examen de la part de jeunes chercheur·se·s qui souhaitent comprendre ses qualités ineffables et le réintroduire dans les études queers soviétiques et postsoviétiques³⁸. Dans un travail publié sur la *tema*, qui examine les subjectivités de femmes et d'hommes homosexuel·le·s ainsi que le pouvoir structurant de la médecine et de la loi, Arthur Clech remet en question les arguments de Healey et d'autres chercheur·se·s dont les travaux conduisaient à appréhender ce pouvoir structurant de façon dichotomique : médicalisation des lesbiennes soviétiques d'une part, criminalisation des homosexuels soviétiques de l'autre, ce qui amenait à séparer implicitement les hommes et les femmes homosexuel·le·s³⁹. De même, l'article de Georgy Mamedov et Nina Bagdasarova sur la *tema* et les identités

37. Une importante ethnographie de la Russie postsoviétique queer ne traite pas de la *tema* mais s'appuie, à contrecœur, sur le terme occidental « queer » : Essig, *Queer in Russia*, x-xi. Healey a occulté le terme dans *Homosexual Desire*.

38. À Biškeek, au Kirghizstan, une importante conférence sur la *tema* a été organisée par les sociologues Georgy Mamedov et Mohira Suyarkulova. Intitulée « “V teme” : seks, politika i žizn' LGBT v Central'noi Azii [“En être” : Sexe, politique et vie des personnes LGBT en Asie centrale] », les 22 et 23 mars 2019. Elle a rassemblé des militants, des universitaires et des artistes, lors de deux journées d'intenses discussions, de présentations et d'expositions d'art, de publications et d'un défilé de mode. Pour un compte rendu, voir <https://cgis.history.ox.ac.uk/article/queer-studies-in-central-asia> (consulté le 07.07.2021).

39. Clech, « Between the Labor Camp and the Clinic », *Slavic Review*, 77 (1), 2018, p. 6-29. Stella a également contesté ce point dans *Lesbian Lives in Soviet and Post-Soviet Russia*.

LGBTQ mondialisées au Kirghizstan remet en question notre tendance à considérer la « *tema* » comme un vestige archaïque, propre à un mode de pensée soviétique et dont l'emploi renverrait à une expérience essentiellement masculine⁴⁰. Il s'agit plutôt d'une « frontière » vivante qui permet à celles et ceux qui « en sont » d'éviter les étiquettes collantes de l'« homonormativité » (lesbienne, gay, bisexuel·le, transgenre, queer) et l'engagement qu'elles impliquent pour un ensemble de valeurs globales. Cet ensemble de valeurs inclut des idéaux genrés normatifs globalisés, qui peuvent ou non s'aligner sur ceux de celles et ceux appartenant à la *tema*. Dans ce numéro spécial également, Kislitsyna entend elle aussi rassembler les genres pour examiner la manière dont les Russes font leur coming out et à qui elles ou ils le font. Indépendamment de leur identification à tel ou tel sexe (*gender identification*), les gays et les lesbiennes rencontrent des difficultés et des obstacles pratiquement similaires lorsqu'ils ou elles font leur coming out auprès de leur famille, de leurs collègues de travail et de leurs amis. Enfin, l'exploration intersectionnelle de Galina Zelenina sur les désidentifications des intellectuel·le·s russes soviétiques, tant de la part des femmes que des hommes, révèle un autre point de contact entre les genres, lorsqu'elle compare la sexualité à la « nationalité » (*natsional'nost'*), une catégorie dont l'usage renvoie à la terminologie administrative soviétique⁴¹. Les femmes et les hommes de ce groupe social ont rejeté avec la même insouciance les identifications fondées tant sur la sexualité queer que sur la nationalité juive. L'érudite littéraire Evgenija Ginzburg, le sexologue académicien Igor' Kon et l'archéologue Lev Klein se sont soigneusement détachés de l'identification « nationale » ou (homo)sexuelle dans leur quête d'appartenance à une intelligentsia soviétique pour laquelle, à l'instar du russe servant de *lingua franca*, la pensée critique leur servait de passeport national et leur judéité ou leur vie sexuelle non conforme apparaissaient comme des détails personnels sans importance. Leur conformité de genre (*gender conformity*) constituait, à leurs yeux, une condition nécessaire sans laquelle elles ou ils ne pouvaient concevoir leur identité d'intellectuel·le·s soviétiques.

Pour des personnes vivant un désir homosexuel, les manières de porter ou d'investir un genre (*investments in a gender*) peuvent faire partie du cadre érotique et psychologique à partir duquel se crée une identité sexuelle. La plupart des articles de ce numéro prennent pour objet d'étude des individus qui sont des sujet·te·s cisgenres du passé ou du présent et qui explorent certains éléments du genre, prenant la forme d'un trouble dans le genre (*troubling gender*) ou de croisements de genre (*gender crossing*). Une des enquêtées de Kislitsyna se présente comme une « femme masculine » (« Femme, lesbienne, née en 1978 ») et, en tant que telle, elle relate son expérience selon laquelle son identité lesbienne apparaît

40. C. Wilkinson, A. Kirey, (2010) « What's in a name ? The personal and political meanings of 'LGBT' for non-heterosexual and transgender youth in Kyrgyzstan », *Central Asian Survey*, 29 (4), p. 485-499.

41. Sur les nationalités devant figurer dans les passeports délivrés par l'administration soviétique, voir Yuri Slezkine, « The Soviet Union as a Communal Apartment, or How a Socialist State Promoted Ethnic Particularism », in Sheila Fitzpatrick, ed., *Stalinism : New Directions*, Londres – New York : Routledge, 2000, p. 313-347.

évidente au regard des autres si bien que tout coming out semble presque inutile, bien que, en revanche, elle soit amenée à articuler son appartenance genrée à celles et à ceux qui sont intrigué·e·s par son apparence non conventionnelle. L'ethnographie de Mamedov et Bagdasarova sur la *tema* dans le Kirghizstan d'aujourd'hui démontre que la « frontière » de la *tema* permet les croisements de genre (*gender-crossing*), avec des figures masculines de premier plan à Oš, connues sous le nom de « *mamki* », un terme que nous pourrions traduire par « mamans », voire « mammies » par analogie à la culture noire américaine⁴². Ces *mamki* forment des cercles d'hommes aux désirs queers. À un niveau linguistique, comme locuteurs, ils emploient des croisements de genre (*linguistic gender crossings*) qu'ils adressent à ceux qui « en sont » (*v teme*) et auxquels, de l'extérieur, de ce qui constitue la culture dominante, on n'a pas accès. De la sorte, ils reflètent les jeux de genre linguistiques queers bien connus au sein du monde russophone, le *habal'stvo* (argot d'autodérision queer, le *camp*) et les mondes *drag* et du travestissement ont d'ailleurs fait l'objet de recherches récentes pour le monde soviétique⁴³.

Le trans est un objet de recherche relativement négligé dans les études queers soviétiques, que ce soit en histoire ou en sciences sociales. Aux États-Unis, l'explosion de la théorie et de l'histoire, ou des histoires, des transgenres a provoqué de nouveaux questionnements parmi les étudiant·e·s occidenta·le·ux et des États successeurs de l'URSS sur le passé soviétique et le présent postsoviétique, ce qui, nous en sommes certain·e·s, suscitera à l'avenir des recherches passionnantes. Notre appel à contributions n'a pas suscité de propositions d'articles sur ce sujet et nous avons donc à regretter l'absence de perspectives trans dans ce numéro spécial. Cependant, il existe des textes fondateurs importants et des possibilités prometteuses pour l'avenir de l'histoire, des histoires, trans soviétiques.

42. « Mamki » a été un terme relevant de la langue argotique utilisée au Goulag pour désigner une détenue qui accouchait en captivité ; voir Emma Mason, « Women in the Gulag of the 1930s » in Melanie Ilic, éd. *Women in the Stalin Era*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2001, p. 131-150. La figure de la « mammy » dans la culture trans noire est richement déconstruite dans C. Riley Snorton, *Black on Both Sides : A Racial History of Trans Identity*, University of Minnesota Press, 2017, p. 119-135.

43. Pour un guide sur le *habal'stvo*, voir par exemple Vladimir Kozlovskij, *Argo russkoj gomoseksual'noj subkul'tury : materialy k izučeniju* [Argot de la sous-culture homosexuelle russe : documents à étudier], Benson, VT : Chalidze Publications, 1986 ; A.M. Zapadaev, *Slovar' habal'nyh slov i vyraženij : žargonnye i slengovyje slova, vyraženija i oboroty geev Rossii (S fol'klornyimi dopolnenijami)* [Dictionnaire des mots et expressions de camp : jargon et mots d'argot, expressions et locutions des gays russes (avec des suppléments folkloriques)], SPb. : Avtorskoje izdanie, 2001 ; Tomas M. Mielke, *The Russian Homosexual Lexicon : Consensual and Prison Camp Sexuality among Men*, n.p. : Creative Space Independent Publishing, 2017. Sur la signification de *habal'stvo* : Clech, « Between the Labor Camp and the Clinic », p. 24-25. On pourra se référer aussi au projet artistique ludique et sérieux sur la « langue maternelle » queer : Yevgeny Fiks, *Rodnaja reč' (Mother Tongue)*, New York : Pleshka Press, 2018. Sur les cultures drag, voir Irina Roldugina, « Rannesovetskaja gomoseksual'naja subkul'tura : istorija odnoj fotografii [Subculture homosexuelle soviétique du lendemain de la révolution : histoire d'une photographie] », *Teatr*, no 16 (2014), <http://oteatre.info/rannesovetskaja-gomoseksualnaya-subkultura-istoriya-odnoj-fotografii/> (consulté le 07.07.2021) ; Ol'ga Horošilova, « Pervye travesti revoliucionnogo Petrograda [Les premiers spectacles drag du Petrograd révolutionnaire] », *Arzamas*, 2015, <http://arzamas.academy/mag/166-queer> (consulté le 07.07.2021).

Il est important de se souvenir que les identités transgenres et l'histoire, au singulier comme au pluriel, des transgenres n'ont pas été entièrement négligées dans les études plus anciennes : elles ont souvent été formulées d'une autre manière, à une époque où, de manière concomitante, les voix trans étaient rarement entendues dans les études lesbiennes et gays comme les voix LG étaient rarement entendues dans les études en slavistique. Comme le souligne l'historienne et principale théoricienne de l'histoire, ou des histoires, trans américaines Susan Stryker, l'es histoire·s telle·s qu'elle·s a·ont été écrite·s au commencement imaginaient les sujet·te·s, relevant du travestisme (*gender-crossing*) ou du trouble dans le genre, comme des « homosexuels », des « lesbiennes butch », des « travesti·e·s » et des « transsexuel·le·s », pour ne citer que quelques-unes des étiquettes qui n'ont cessé d'évoluer au cours du vingtième siècle⁴⁴. La relecture critique des études existantes et des documents sur lesquels elles se fondent est donc une tâche préliminaire importante pour les historien·ne·s de la vie des transgenres russes et soviétiques⁴⁵. Une des premières discussions sur les « transsexuel·le·s » dans les études queers russes a offert des preuves selon lesquelles, durant le socialisme tardif, des Soviétiques avaient pu se servir d'un diagnostic médical pour obtenir que les papiers d'identité attestent d'un changement de sexe sans avoir pour autant à recourir à une intervention chirurgicale. Apparemment, ces diagnostics relevaient du processus de « thérapie » dont le but était de réconcilier les patient·e·s avec leur homosexualité⁴⁶. Si le fait que certaines opérations de « changement de sexe » en Union soviétique ont eu lieu et ont été, de manière encore incomplète, documentées, il reste à écrire une histoire plus approfondie des « transsexuel·le·s » soviétiques : elle apparaît plus que jamais nécessaire et constituera un apport essentiel à notre champ d'études⁴⁷. On assiste à l'émergence de nouvelles voix issues des pays postsoviétiques et d'Occident qui constituent une autre source importante pour la théorie transféministe et pour

44. Susan Stryker, *Transgender History, Second Edition : The Roots of Today's Revolution*, Da Capo Press, 2017, 36-38 ; 126, 142, p. 170-172.

45. Les travaux de Dan Healey sur les « passing lesbians » (les lesbiennes qui se font passer pour des hétérosexuelles. NdT) et la « dissidence de genre » dans les sources documentaires soviétiques méritent d'être révisés à travers un cadre analytique trans plus engagé et actualisé. Voir notamment *Homosexual Desire*, p. 62-72 ; Dan Healey, « Evgenija/Evgenij : Queer Case Histories in the First Years of Soviet Power », *Gender & History*, 9 (1), 1997, p. 83-106. Bien sûr, l'ensemble de l'histoire russe mérite une relecture trans, à commencer par exemple avec les documents qui se prêteraient parfaitement à une analyse trans dans Eve Levin, *Sex and Society in the World of the Orthodox Slavs, 900-1700*, Ithaca – London : Cornell University Press, 1989. Cette méthode a fait ses preuves comme en témoigne le travail de Nick Mayhew sur une affaire de « sodomie » dans les conceptions russes avant Pierre Le Grand. Nick Mayhew, « Queering Sodomy : A Challenge to 'Traditional' Sexual Relations in Russia », in Katharina Wiedlack, Saltanat Shoshanova et Masha Godovannaya, eds, *Queer-Feminist Solidarity and the East/West Divide*, Oxford : Peter Lang, 2020, p. 77-96.

46. Essig, *Queer in Russia*, p. 35-45 ; voir aussi David Tuller, *Cracks in the Iron Closet : Travels in Gay & Lesbian Russia*, Boston – London : Faber & Faber, 1996, p. 155-167.

47. Voir par exemple, Healey, *Homosexual Desire*, p. 165-70 ; A.I. Belkin, *Tret'ij Pol* [Le troisième sexe], M. : Olimp, 2000 ; ainsi que l'article « From Russia Beyond » d'Anastasiya Gnedinskaya : https://www.rbth.com/society/2014/01/20/a_soviet_doctor_pioneered_the_first_sex_change_operation_33351.html (consulté le 08.07.2021).

les sciences sociales étudiant les trans⁴⁸. Une nouvelle étude approfondie sur les sujet·te·s queers de la fin de l'Union soviétique et sur le paysage discursif dans lequel elles ou ils ont grandi pourra témoigner, en faisant les distinctions nécessaires, des différents problèmes que les personnes queers ont rencontrés. Les personnes transgenres se souviennent d'avoir été victimes d'intimidation et de stigmatisation qui se sont exprimées par le biais d'épithètes obscènes telles que « *pidaras* » (pédé) relevant de l'injure inférant à la sexualité, ou de termes relevant plus généralement d'abus de langage en raison de la pauvreté même du langage soviétique pour décrire le genre non conforme⁴⁹.

Approches intersectionnelles de l'histoire queer soviétique

Une optique intersectionnelle a été largement adoptée dans les études occidentales sur les LGBT et les queers afin d'explorer la diversité au sein des communautés queers. S'écarter de l'accent prédominant mis sur une identité et une communauté partagées, ces recherches ont permis d'analyser au plus près la manière dont la sexualité et le genre s'articulent avec d'autres identités sociales dans les expériences des queers de sorte à découvrir les hiérarchies, les divisions et les solidarités cachées au sein de la communauté LGBT⁵⁰. Elles ont aussi parfois critiqué le pouvoir heuristique excessif accordé à la sexualité dans les recherches sur la vie des queers⁵¹. La classe sociale et l'ethnicité sont les deux principaux axes d'intersection abordés dans ce numéro spécial.

Certes, il est difficile de définir ce que recouvre une classe sociale pour la fin de l'époque soviétique tardive, lorsque l'éducation, le statut professionnel, le lieu de résidence (urbain ou rural), le mode de vie et la consommation différençaient les

48. Une perspective trans sur la Russie contemporaine est l'objet d'une étude d'Yana Kirey-Sitnikova, *Trans-gendernost' i transfeminizm* [Transgenre et transféminisme], M. : Salamandra, 2015 ; Yana Kirey-Sitnikova, « The Emergence of Transfeminism in Russia : Opposition from Cisnormative Feminists and Trans* People », *Transgender Studies Quarterly* 3 (1-2), 2016, p. 165-174. Les voix trans font partie d'une étude sur les « corps dangereux » dans le Kirghizstan contemporain ; voir Nina Bagdasarova, « The Space-Time Continuum of the "Dangerous" Body : Lesbian, Gay, Bisexual and Transgender Securityscapes in Kyrgyzstan », in Marc von Boemcken, Nina Bagdasarova, Aksana Ismailbekova et Conrad Schetter, eds, *Surviving Everyday Life : The Security Spaces of Threatened People in Kyrgyzstan*, Policy Press, 2020. Une analyse médiatique des trans dans les médias russes contemporains est présentée par Xavier Rock, « The Importance of Visibility : The Representation and Portrayal of Transgender People in Russian Online News Media », mémoire de maîtrise, Université d'Oxford, 2018.

49. Golovina, « Pozdnesovetskie praktiki marginizatsii seksual'no-gendernykh dissidentov v 1970-1980-e gody v RSFSR ». Nous sommes redevables à A.V. Golovina d'avoir partagé avec nous son mémoire (225 p.), qui est fondé sur l'analyse de quinze entretiens recueillis par l'auteure et de dix-sept entretiens disponibles dans d'autres sources publiées.

50. Y. Taylor, S. Hines, M. Casey, eds., *Theorizing Intersectionality and Sexuality*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, p. 212-234 ; E. Kennedy Lapovsky et M.D. Davis, *Boots of Leather, Slippers of Gold : The History of a Lesbian Community*, London : Routledge, 1993.

51. J. Wilkinson, M. Bittman, M. Holt and P. Rowstone, « Solidarity beyond Sexuality : The Personal Communities of Gay Men », *Sociology*, 46 (6), p. 1161-1177.

membres ostensiblement « égaux » de la population soviétique⁵². Les articles de ce numéro spécial suggèrent que les marqueurs de classe étaient complexes, mais qu'ils revêtaient une importance considérable pour les sujet·te·s dans leur appréhension, individuelle et collective, des articulations de leur queerité. Par exemple, Clech montre que le statut social, par ailleurs « respectable », de Shota F. en tant que membre de l'intelligentsia et professionnel de la santé, a pu le protéger des sanctions légales. Clech suggère également que la forte identification de Shota F. à sa profession et à son appartenance à l'intelligentsia contraste avec son attitude ambivalente à l'égard de la *tema* et, en particulier, avec sa crainte des informateurs, qu'il identifie au sein de la classe laborieuse, de laquelle il se sent supérieur, mais aussi parmi les bureaucrates qu'il méprise. L'identification à l'intelligentsia est au cœur même des sujet·te·s non hétérosexuel·le·s dont rend compte Zelenina et pour qui la classe sociale n'est pas qu'une question de travail ou de revenu, mais surtout une question d'adhésion à des valeurs d'un humanisme teinté de scepticisme. Lipša montre comment les attitudes complexes et fluctuantes du diariste Irbe à l'égard de la drague dans la *pleška* et des aventures sexuelles qu'il a pu vivre sont animées par un désir délibéré de passer au crible les différences sociales. Tout modeste bureaucrate qu'il fut, Irbe aspirait à la « culture », une culture qu'il appréhendait plus volontiers comme européenne que « soviétique », une aspiration dont il pensait qu'elle était à même de le distinguer des autres habitués de la *pleška* de Riga⁵³. Pavel Krotov (article d'Alexander) était apparemment un autre citoyen soviétique à se distinguer par son ambition sociale : après l'école des cadets de l'armée, il est entré à l'université et est devenu ingénieur en chef en mécanique dans une usine. Il nourrissait un malaise face à, c'est ainsi qu'il la percevait, l'ambivalence de sa sexualité, à savoir son attirance pour les jeunes ouvriers. Ses liaisons avec des hommes qu'il jugeait socialement inférieurs lui faisaient craindre la perte de son statut social. C'est peut-être grâce à sa position professionnelle qu'il a pu se permettre d'en appeler à une aide psychothérapeutique pour conjurer sa sexualité tout en échappant à l'attention de la police. De quelque manière qu'elle fût définie, la classe sociale fonctionnait comme une distinction majeure pour les femmes comme pour les hommes queers soviétiques : elle avait une incidence déterminante sur la manière dont elles ou ils exprimaient leur non-conformité sexuelle et avec qui elles ou ils entendaient la partager.

Certains articles abordent également les intersections entre l'ethnicité (*natsional'nost'*) et la sexualité. C'est le cas notamment de l'article de Zelenina qui montre comment une désidentification sexuelle reflète une désidentification ethnique, les valeurs sociales de l'intelligentsia soviétique remplaçant

52. Pour une articulation récente de l'analyse des « classes » sociales soviétiques, voir Anna Paretskaya, « A Middle Class Without Capitalism ? » in Neringa Klumbyte et Gulnaz Sharafutdinova, eds, *Soviet Society in the Era of Late Socialism*, Lexington Books, 2014.

53. Sur le fait de remettre au goût du jour en URSS le fait d'être une personne de culture (*kul'turnost'*) et les enjeux de classe qui sous-tendent cette question, voir Sheila Fitzpatrick, *The Cultural Front : Power and Culture in Revolutionary Russia*, Ithaca – Londres : Cornell University Press, 1992, chapitre 9.

les distinctions « nationales » (*natsional'nye*). Lipša note, en passant, qu'Irbe a consigné dans son journal les origines ethniques de ses partenaires sexuels. De telles distinctions concourent peut-être à la création d'un imaginaire sexuel propre⁵⁴. De même, Clech montre ailleurs que les subjectivités homosexuelles des Russes et des Géorgiens étaient façonnées par leur héritage ethnique et culturel et que les stéréotypes et les hiérarchies ethniques étaient présents dans les *pleški* des différentes villes soviétiques⁵⁵. Enfin, les distinctions nationales et linguistiques apparaissent dans l'étude de Mamedov et Bagdasarova sur la *tema* au Kirghizstan. Les lignes d'enquête intersectionnelles esquissées dans les travaux récents n'avaient été jusqu'alors que marginales dans la recherche sur les queers soviétiques et post-soviétiques. Elles méritent d'être développées, notamment d'accorder une plus grande attention aux différentes législations antisodomie variant d'une république soviétique à une autre.

Les travaux sur la dissidence sexuelle et de genre dans les États successeurs de l'Union soviétique ont atteint désormais une masse critique. Ils soulignent l'importance d'un passé soviétique commun qui perdure dans le présent postsoviétique, ils soulignent également une divergence encore plus grande entre ces États, qui s'observe aussi bien en matière d'affiliations géopolitiques, de régulation étatique de la dissidence sexuelle et de genre, que de discours dominants sur les mœurs sexuelles, sur ledit ordre des genres ainsi que sur lesdites valeurs familiales. Les études de cas et les travaux comparatifs entre les différents pays postsoviétiques peuvent utilement identifier les points de convergence et de démarcation, ce qui nous engage à ne pas niveler ou gagner trop en généralité dans nos analyses, en supputant l'existence d'un espace postsoviétique qui serait homogène ni à exagérer l'influence de la Russie dans cet espace⁵⁶.

Sources et méthodes de l'histoire soviétique queer

Malgré l'excellence de la recherche dans notre domaine, les méthodes et les défis liés à l'écriture de l'histoire, ou des histoires, queer de l'ancienne Union soviétique restent peu discutés. Dans cette section, nous aborderons certains des problèmes méthodologiques auxquelles sont confronté·e·s les historien·ne·s de l'Eurasie queer et nous nous focaliserons sur la question des sources.

54. Il convient de noter la fréquence persistante de couples d'accusés aux noms ethniques russes et lettons dans les procès pour sodomie évoqués par Aripova, « Queering the Soviet Pribaltika ». Les différences nationales ou ethniques, ainsi que les distinctions d'âge et de sexe, faisaient partie de l'imagerie érotique des homosexuels de la fin de l'époque soviétique tardive et des années suivant la chute de l'URSS ; voir Healey, *Russian Homophobia*, p. 111-130.

55. Clech, « Des subjectivités homosexuelles dans une URSS multinationale », p. 91-110.

56. Voir par exemple Tamta Gelashvili, « Blame it on Russia ? The danger of geopolitical takes on Georgia's far right », *Eurasianet*, 10 juillet 2021. Disponible sur https://eurasianet.org/perspectives-blame-it-on-russia-the-danger-of-geopolitical-takes-on-georgias-far-right?fbclid=IwAR0samXlXR4TwDpmK9Ald2ACwm-wdwpQHTtz-cc0W3fgiDojZ-xCoD_-fNA

Les historien·ne·s sont habitué·e·s à travailler dans les archives et, *a fortiori* pour l'étude de l'histoire soviétique, beaucoup d'entre nous ont été formé·e·s par la « révolution archivistique » d'après 1991 et l'ouverture consécutive, quoique relative, des fonds d'archives d'État. Ces fonds d'archives conservés par les Soviétiques sont vastes, dispersés et de natures différentes. Comme l'observe Irina Roldugina pour la Russie, « les sources sur le thème de l'homosexualité [sont] éparpillées dans les archives fédérales et municipales » et elles restent négligées par les historien·ne·s du pays qui, jusqu'à récemment, ne considéraient pas le sujet comme digne d'être un objet de recherche⁵⁷. Roldugina est l'une des rares historien·ne·s à aborder directement les problèmes liés à l'écriture de l'histoire des queers en Russie. Elle souligne le déficit d'information sur la queerité entretenu par le contrôle de l'information stalinien puis soviétique. Cette ignorance n'a pas été sans incidence sur la manière dont les archivistes ont indexé ou identifié les documents de façon à occulter leur contenu queer. La politique des archives russes reste contestée et l'expérience de nombreux chercheur·se·s tend à démontrer qu'il faut du courage pour s'affirmer auprès du personnel des archives afin d'identifier et d'accéder à des documents comportant un contenu queer. Certains travaux universitaires publiés dans des pays de l'espace post-soviétique adoptent des approches peu empathiques ou insensibles aux questions de genre et de sexualité, ce dont rend compte avec beaucoup de rigueur Uladzimir Valodzin dans ce numéro. Valodzin démontre comment des universitaires, indifférents aux études sur le genre et la sexualité, en viennent à mal interpréter des documents historiques queers⁵⁸. Nonobstant les obstacles rencontrés dans les archives, l'incompréhension qu'elles suscitent, le silence des inventaires, nous ne devons pas renoncer aux archives officielles soviétiques : elles contiennent des documents sur la dissidence sexuelle et de genre, et pas seulement dans des contextes médicaux et juridiques. Une réflexion empathique, un usage créatif de la théorie queer, « un regard queer » pour étudier les archives conservées par les Soviétiques permettront de procéder plus finement à l'enregistrement des vies non hétérosexuelles et, ainsi, d'enrichir notre compréhension de la façon dont les queers vivaient⁵⁹. En outre, les chercheur·se·s pourront approfondir leur compréhension de « l'État hétéro » (*straight state*) et des hétéronormativités socialistes, précisément en utilisant des documents « queers » provenant de collections d'État traitant des questions de gestion de la population, des politiques médicales, notamment celle de la médecine de reproduction, du logement et des politiques

57. Irina Roldugina, « Half-Hidden or Half-Open ? Scholarly Research on Soviet Homosexuals in Contemporary Russia », in Lynne Attwood, Elisabeth Schimpfössl, Marina Yusupova, eds, *Gender and Choice after Socialism*, Springer, 2018, p. 3-22, ici p. 4.

58. Pour un commentaire sur les pratiques de lecture non professionnelles et non empathiques, voir Healey, *Russian Homophobia*, p. 161-162, p. 164-166.

59. Pour une argumentation appelant, pour l'histoire queer soviétique, à davantage de recherches dans les archives et des recherches de plus grande qualité, voir Healey, *Russian Homophobia*, p. 151-176.

culturelles entre autres⁶⁰. Enfin, comme les historien·ne·s l'ont démontré pour les républiques ex-soviétiques non russes, l'accès aux documents soviétiques queers varie en Eurasie selon les lieux. Les politiques d'archivage soviétiques sont devenues aujourd'hui des politiques d'accès aux archives, qui varient en fonction de quinze juridictions distinctes, générant autant de nouvelles possibilités que d'obstacles pour la·e chercheur·se queer créatif·ve.

Les entretiens d'histoire orale et les récits biographiques constituent une autre source importante pour l'histoire soviétique homosexuelle. Les historien·ne·s et les spécialistes des sciences sociales se tournent de plus en plus vers l'histoire orale pour découvrir le passé soviétique, en partie en raison des difficultés d'accès aux documents d'archives, mais aussi parce que les collections officielles ne permettent pas aux chercheurs d'y trouver les réponses à leurs questions, notamment en ce qui concerne la manière dont les politiques de régulation de la sphère privée se manifestaient dans la vie quotidienne des citoyens soviétiques. Les méthodologies de l'histoire orale ont été utilisées dans des travaux importants sur la vie quotidienne, l'intimité, les sexualités et les homosexualités⁶¹, et ce numéro spécial comprend d'excellents articles fondés sur des sources orales. Au-delà du contexte soviétique, l'histoire orale s'est avérée particulièrement importante pour reconstituer l'histoire des LGBT et des queers, car « les documents écrits de notre passé existent rarement, ou ont été censurés ou détruits »⁶². En effet, la façon dont le passé est perçu ou traité est une question profondément politique, comme en témoignent les tentatives contemporaines de présenter le désir homosexuel comme une « importation occidentale » étrangère aux sociétés soviétiques. Ainsi, revisiter l'histoire queer soviétique n'est pas seulement important pour produire une interprétation plus précise et plus nuancée du passé, c'est aussi une question de réappropriation et de construction de la communauté. Cette réappropriation du passé peut contribuer à la création

60. En guise d'exemple pouvant servir de modèle : Margot Canaday, *The Straight State : Sexuality and Citizenship in Twentieth-Century America*, Princeton – Oxford : Princeton University Press, 2009. Pour des modèles relevant du bloc de l'Est, voir par exemple : Kateřina Lišková, *Sexual Liberation, Socialist Style : Communist Czechoslovakia and the Science of Desire, 1945-1989*, Cambridge : Cambridge University Press, 2018 ; Agnieszka Kościańska, *Gender, Pleasure, and Violence : The Construction of Expert Knowledge of Sexuality in Poland*, Bloomington, IN : Indiana University Press, 2020 et Judit Takács, « Disciplining gender and (homo) sexuality in state-socialist Hungary in the 1970s », *European Review of History : Revue européenne d'histoire*, 22 (1), 2015, p. 161-175.

61. D. Bertaux, P. Thompson, et A. Rotkirch, édés., *On Living through Soviet Russia*, Londres : Routledge, p. 91-117. A. Rotkirch, « "Ljubov'" so slovami i bez slov : opyt lesbijskikh otnošenij v pozdnesovetskom periode [L'amour avec et sans mots : l'expérience des relations lesbiennes à la fin de la période soviétique] », in E. Zdravomyslova et A. Temkina, édés., *V poiskah seksual'nosti* [À la recherche d'une sexualité], SPb. : Dmitrii Bulanin, 2002. Y. Gradszkova, « Women's Everyday Life in Soviet Russia : Collecting Stories, Dealing with Silences and Exploring Nostalgia », in M. Ilic, et D. Leinarte, édés., *Methodology and Ethics in Russian, Baltic and Central European Oral History and Memory Studies*, Londres : Routledge, 2016.

62. K.P. Murphy, J.L. Pierce, J. Ruiz, « What Makes Queer Oral History Different », *The Oral History Review*, 43 (11), 2016, p. 4, cité dans le mémoire de Golovina, « Pozdnesovetskie praktiki marginalizacii seksual'no-gendernyh dissidentov... », p. 46-47.

d'une identité commune, et militantisme et travail universitaire se recoupent parfois dans les travaux récents entrepris dans la région postsoviétique⁶³.

Les chercheurs impliqués dans le processus de collecte, d'analyse et d'interprétation de l'histoire orale doivent faire face à une série de questions méthodologiques et éthiques difficiles. Les horizons temporels de ce type de recherche sont limités par le fait que les dernières générations soviétiques sont âgées et proches de la mort. Atteindre les « populations cachées » demande du temps, de la patience et des efforts et repose généralement sur des *gatekeepers* et des relations personnelles⁶⁴ ou se fonde sur l'analyse des médias sociaux et Internet⁶⁵. Les participant·e·s potentiel·le·s peuvent être réticent·e·s à prendre part à la recherche pour diverses raisons, allant du refus de revivre des souvenirs traumatisants à la méfiance à l'égard du chercheur ou de la chercheuse, en passant par des soucis touchant à la vie privée. Le·a chercheur·se en histoire queer qui s'appuie sur des informateurs·rice·s vivant·e·s doit prendre des précautions éthiques importantes pour les protéger⁶⁶. L'entretien lui-même peut impliquer le silence et l'amnésie, en particulier autour d'événements dont la personne interrogée n'a peut-être jamais parlé auparavant ou dont elle n'a pas l'habitude de parler ouvertement. Cette situation n'est pas nécessairement le résultat d'un traumatisme ; elle peut être liée à la nature faillible et sélective de la mémoire individuelle dont le processus « doit être accompagné pour éviter les erreurs flagrantes »⁶⁷.

Ainsi, si les événements historiques ou, dans l'objet de recherche qui nous intéresse, les expériences hors-la-loi et les comportements transgressifs sont constamment expurgés ou marginalisés dans les récits principaux du passé, ils peuvent « rester cachés dans le subconscient des individus ou de la société⁶⁸ ». Les souvenirs du passé sont inévitablement réinterprétés à travers le prisme du présent si bien qu'ils ne peuvent pas complètement restituer un compte rendu fidèle de la façon dont la personne interrogée a vécu certains événements à l'époque. Aussi, l'exploration des subjectivités queers soviétiques par le biais d'entretiens d'histoire orale

63. Vladimir Volodin, *Kvir-istorija Belarusi vtoroj poloviny XX veka : popytka približenia* [Histoire queer de la Biélorussie dans la seconde moitié du vingtième siècle : Un aperçu], Minsk 2016 ; Shorena Gabunia, « Gay Culture and Public Places in Tbilisi », in Tsypylma Dariaeva, Wolfgang Kaschuba et Melanie Krebs, eds., *Urban Spaces after Socialism : Ethnographies of Public Places in Eurasian Cities*, Campus Verlag, 2012, p. 247-261.

64. Voir par exemple Sonia Franeta, *My Pink Road to Russia : Tales of Amazons, Peasants, and Queers*, Oakland, CA : Dacha Books, 2015 ; Stella, *Lesbian Lives* ; Clech dans ce numéro.

65. Kislytsina dans ce numéro ; Golovina, « Pozdnesovetskie praktiki marginalizacii seksual'no-gendernyh dissidentov v 1970-1980-e gody v RSFSR ».

66. Melanie Ilic, « From Interview to Life History : Methodology and Ethics in Oral History », in Melanie Ilic, Dalia Leinarte, eds., *The Soviet Past in the Post-Soviet Present : Methodology and Ethics in Russian, Baltic and Central European Oral History and Memory Studies*, Londres : Routledge, 2019.

67. A. Plakans, « History, The Remembered Past and Master Narratives : The Latvian Case », in Ilic and Leinarte, eds., *The Soviet Past in the Post-Soviet Present*, 1p. 29.

68. D. Leinarte, « Silence in biographical accounts and life stories : the ethical aspects of interpretations », in Ilic and Leinarte, eds., *The Soviet Past in the Post-Soviet Present*, 14.

peut être délicate, car les personnes interrogées peuvent superposer leurs identifications actuelles à leurs expériences passées. Le fait que les entretiens d'histoire orale sont par nature subjectifs et idiosyncrasiques et qu'ils rendent problématique la généralisation à partir d'un seul ou d'un nombre limité d'entretiens constitue un dernier défi. Toutefois, l'interprétation des entretiens d'histoire orale peut être améliorée en les situant soigneusement dans un contexte socio-historique plus large et en les confrontant avec d'autres histoires orales queers accessibles au public et avec les résultats de recherches antérieures⁶⁹. Cela étant, le chercheur ou la chercheuse ne peut parfois tirer que des conclusions provisoires, jusqu'à ce que des preuves plus complètes recueillies par d'autres chercheurs·se·s permettent ensuite des interprétations plus fines et des conclusions plus fermes.

Les archives privées et les documents personnels font également partie des sources essentielles des voix queers, comme l'illustrent ici les articles d'Alexander et de Lipša. La correspondance, les journaux intimes comme celui de Kaspars Irbe (article de Lipša), les mémoires et les collections privées de documents professionnels comme celle du sexologue Yan Goland (découverte par Alexander) ouvrent des horizons nouveaux sur la dissidence sexuelle et de genre qu'il est impossible de trouver dans les fonds d'archives d'État⁷⁰. Ces « trouvailles » sont souvent fortuites, aussi il ne faut pas négliger les chemins de traverse que peut prendre le travail de recherche, car ils peuvent parfois receler des documents privés queers. Avant de se lancer dans la prospection de « nouvelles » sources, il est bon de rappeler que de nombreuses sources existantes ont été sous-utilisées ou qu'elles permettront des relectures alternatives. Les entretiens approfondis de gays et de lesbiennes menés dans les années 1990 par Sonia Franeta, ainsi que les entretiens publiés par Vladimir Kirsanov, sont utiles pour révéler des perspectives encore peu appréciées⁷¹. La presse gay et lesbienne russe des années 1990 et du début des années 2000 reste à étudier et, surtout, constitue une archive de la liberté queer qui mérite d'être analysée ; elle peut nous en apprendre sur les vies et les aspirations des queers à la fin de l'URSS ainsi qu'après son effondrement⁷².

69. Stella, *Lesbian Lives*, p. 45-66.

70. La prédominance de l'État dans les archives conservées par les Soviétiques et la réticence des personnes à confier des documents personnels peuvent donner l'impression que l'histoire « d'en bas » est difficile ou impossible à écrire pour l'URSS ; voir Sheila Fitzpatrick, « Impact of the Opening of Soviet Archives on Western Scholarship on Soviet Social History », *The Russian Review*, 74 (3), 2015, p. 377-400.

71. Franeta, *My Pink Road to Russia* ; idem, *Rozovye flamingo : 10 sibirskih interv'ju* [Pink flamingoes : 10 Siberian interviews], Tver' : Ganimed, 2004 ; Vladimir Kirsanov, 69. *Russkie gei, lesbijanki, biseksualy i transseksualy* [69. Russian gays, lesbians, bisexuals, and transsexuals], Tver' : Ganimed, 2005 ; idem, +31. *Russkie gei, lesbijanki, biseksualy i transseksualy* [31. Gays, lesbiennes, bisexuel·le·s et transsexuel·le·s], M. : Kvir, 2007.

72. Healey, *Russian Homophobia*, p. 104-109, 115-121.

Conclusions : vers de nouveaux horizons de recherche

Cette introduction a cherché à inscrire ce numéro spécial dans un champ d'études, celui des études soviétiques queers, qui connaît un essor significatif tant sur le plan quantitatif, puisque l'on observe une multiplication des recherches qui lui sont consacrées, que qualitatif, puisqu'elles sont marquées par une diversité plus grande. Dans cette conclusion, nous établissons un programme de recherche que nous fondons sur les questions restées encore sans réponse, les lacunes de l'historiographie et les orientations possibles de la recherche à venir suggérées par notre discussion. Nous nous limitons à produire une réflexion prenant pour point de départ l'Union soviétique d'après 1945.

Nombre de questions relatives à la surveillance policière et au traitement médical soviétique des sujet·e·s vivant un désir homosexuel restent encore sans réponse. De même, nous l'avons déjà évoqué, la régulation et le traitement médical des personnes transgenres soviétiques nécessitent de nouvelles recherches historiques plus approfondies. Il manque aussi un travail de fond sur les personnes intersexuées vivant à la fin de la période soviétique⁷³. La régulation par l'État du désir homosexuel par le biais du pouvoir disciplinaire de la loi et de la médecine a fait l'objet d'une abondante production scientifique consacrée aux lesbiennes et aux homosexuels. Grâce au travail d'une jeune génération d'historien·ne·s qui ont découvert de nouveaux documents d'archives, nous avons maintenant une compréhension plus nuancée de la manière dont les savoirs spécialisés sur l'homosexualité se sont constitués au cours des différentes périodes de l'ère soviétique. Nous suggérons que des recherches supplémentaires soient menées sur les variations en place dans les régions et les républiques, au sein et au-delà de la Russie. En effet, l'offre d'expertise sexopathologique était apparemment inégalement répartie à travers l'URSS, concentrée dans les métropoles russes et ukrainiennes⁷⁴. Une compréhension de la manière dont le traitement psychothérapeutique et médical soviétique des sujet·te·s queers fonctionnait au-delà de ces centres permettrait de nuancer le tableau existant et d'expliquer les perceptions locales et nationales du sujet·te homosexuel·le ou du sujet·te ayant une identité de genre non conforme (*gender-variant subject*). Afin de mieux cerner le répertoire d'activités de surveillance utilisées contre les populations sexuellement « déviantes » et d'en comprendre le fonctionnement, il reste un travail plus approfondi à accomplir sur les mécanismes de contrôle dont, pour n'en citer que quelques-uns, la surveillance dont la *pleška* faisait l'objet, le recours à des informateur·rice·s, notamment pour tendre des « guets-apens », ainsi que le

73. Pour une discussion fondamentale sur les personnes intersexes et les traitements médicaux dont elles ont fait l'objet aux XIX^e et XX^e siècles : Dan Healey, *Bolshevik Sexual Forensics : Diagnosing Disorder in the Clinic and Courtroom, 1917-1939*, DeKalb, IL : Northern Illinois University Press, 2009, p. 134-158.

74. Alexander, *Regulating Homosexuality in Soviet Russia, 1956-91*, chapitre 3 ; voir aussi Dan Healey, « Sexology and the National Other in the Soviet Union », *Twentieth-Century Communism*, 20, 2021, p. 13-44.

dépistage des maladies vénériennes et la manière dont les informations collectées sur les patient·e·s étaient recoupées avec les listes établies par la police dans son entreprise de fichage de la population homosexuelle. Il ne faut pas non plus négliger de suivre l'enquête sur les queers dans les bureaux des procureurs et les salles d'audience, comme le montrent les travaux récents d'Alexander⁷⁵, qui a également étudié la façon dont le système pénitentiaire de l'ex-Union soviétique percevait les prisonniers homosexuels, hommes ou femmes. Un travail d'archives au-delà du cœur de la Russie permettrait d'en apprendre davantage⁷⁶.

L'approche par l'État de l'homosexualité est différenciée selon sa déclinaison féminine ou masculine, mais elle nécessite une étude plus approfondie. Alors que l'état de la recherche sur ces questions, celle qui a été produite dans les années 1990, rapportait que le traitement de l'homosexualité féminine en Union soviétique impliquait une hospitalisation forcée et un traitement psychiatrique, des preuves plus récentes, y compris les articles de ce numéro spécial, révèlent une réalité plus complexe⁷⁷. Les chercheur·se·s devraient examiner en détail la question de savoir si, et dans quelles circonstances, le traitement médical de l'homosexualité féminine et masculine était forcé ou volontaire et s'il impliquait un enfermement psychiatrique et une thérapie médicamenteuse, une psychothérapie ou une combinaison de ces méthodes. Les moments où les hommes homosexuels ont pu bénéficier d'un traitement médical doivent être étudiés : certains hommes ont apparemment eu accès à une « thérapie » ou à une surveillance médicale qui, dans certains cas, pouvait sembler moins dure qu'une peine de prison. Il convient également de se demander si, dans la pratique, elle était effectivement moins dure. En regard de la déclinaison genrée que prend le paradigme de la pénalisation de l'homosexualité masculine, des recherches futures permettraient de mieux situer les écarts à ce paradigme selon les facteurs de classe, de nationalité et les facteurs géographiques. De même, les propositions visant à criminaliser les relations sexuelles lesbiennes au cours de cette période sont connues, mais nous n'en avons pas encore une nette compréhension. À la fin des années 1950, à Riga, la police a fait une proposition allant dans ce sens. À peu près à la même époque, les commandants des camps du Goulag et les expert·e·s médicaux ont débattu de cette idée. Plus généralement, dans les années 1950 en URSS, la politique sur les rapports sociaux de sexe (*gender politics*) a clairement encouragé certain·e·s expert·e·s à voir dans la sexualité lesbienne une nouvelle menace⁷⁸.

75. Rustam Alexander, « New Light on the Prosecution of Soviet Homosexuals under Brezhnev », *Russian History*, 46 (1), 2019, p. 1-28.

76. Alexander, *Regulating Homosexuality in Soviet Russia*, 1956-91, chapitre 5.

77. Pour les années 1990, voir Masha Gessen, *The Rights of Lesbians and Gay Men in the Russian Federation*, San Francisco : International Gay and Lesbian Human Rights Commission, 1994.

78. Pour la proposition lettone, voir I. Lipša, and D. Ruduša, *LGBTI People in Latvia : A History of the Past 100 Years*, Riga : Association of LGBT and their friends Mozaika, 2018 ; sur les débats concernant le Goulag, voir Healey, *Russian Homophobia*, p. 43-44. Sur la politique sur les rapports sociaux de sexe (*gender politics*) telle qu'elle se présentait à l'époque, voir

D'importants contextes sociaux et institutionnels restent sous-explorés, ainsi, l'Église orthodoxe russe disposait d'un des plus grands réseaux d'institutions unisexes du pays par le biais de ses séminaires, monastères et couvents. S'il existe des archives de l'époque soviétique sur les relations homosexuelles dans ces institutions, elles restent à ce jour peu explorées. Le travail révisionniste de Nick Mayhew offre un modèle de relecture des documents légaux et théologiques de l'église, mais il y a encore beaucoup à faire pour explorer l'Église en tant que monde social et site qui ont rendu possible l'intimité entre personnes du même sexe⁷⁹. Tout aussi peu exploré est le monde des prisons et des colonies pénitentiaires après le stalinisme, où l'enfermement unisexe était la norme⁸⁰. Le monde de l'armée soviétique reste une *terra incognita* pour les historien·ne·s queers, malgré quelques travaux anthropologiques pionniers sur la *dedovščina* (bizutage) et la « culture sexuelle » des recrues : c'est à la marge que ces travaux rapportent des agressions sexuelles et des relations sexuelles entre personnes du même sexe au sein de cette institution⁸¹. Nous n'avons pas connaissance de travaux fondés sur les archives de l'armée permettant d'étudier pour cette institution les sexualités et les genres queers (*queer sexualities and genders*) pour l'histoire russe comme soviétique⁸².

Par l'inventivité et la diversité qu'elle offre, la vie quotidienne des sujet·te·s queers soviétiques ordinaires ne cesse de nous surprendre et de nous instruire. Il convient de poursuivre les recherches en se fondant sur des entretiens d'histoire orale ainsi que des documents biographiques pour étudier l'expérience quotidienne des queers soviétiques. Une historiographie riche a su documenter l'existence

Melanie Ilic, Susan E. Reid, et Lynne Attwood, eds., *Women in the Khrushchev Era*, Basingstoke : Palgrave Macmillan, 2004.

79. Nick Mayhew, « Banning Spiritual Brotherhoods and Establishing Marital Chastity in Sixteenth- and Seventeenth-Century Muscovy and Ruthenia », *Palaeoslavica* 25 (2), 2017, p. 80-108 ; idem, « Queering Sodomy : A Challenge to "Traditional" Sexual Relations in Russia », in Wiedlack, Shoshanova et Godovannaya, eds., *Queer-Feminist Solidarity and the East/West Divide*, p. 77-96.

80. Pour des histoires de l'expérience homosexuelle du Goulag, voir Healey, *Russian Homophobia*, p. 27-50 ; Žuk, *Russkie amazonki*, p. 87-129.

81. Même ces études se fondent sur des sources très étroites pour discuter de l'homosexualité dans l'armée. Voir Konstantin L. Bannikov, *Antropologija ekstremal'nykh grupp : dominantnye otnošenija sredi voennoslužbaščih sročnoj služby Rossijskoj armii* [L'anthropologie des groupes extrêmes : relations de domination parmi les militaires conscrits de l'armée russe], M. : RAN Institut etnologii i antropologii, 2002 ; Evgenij A. Kaščenko, *Institucionalizacija seksual'noj kul'tury voennoslužbaščih v Rossijskoj armii. Avtoreferat dissertacii na soiskanie učenoj stepeni doktora sociologičeskikh nauk* [L'institutionnalisation de la culture sexuelle des militaires dans l'armée russe. Résumé d'une thèse de doctorat en sciences sociologiques] (M. : Rossijskii institut kul'turologii, 1997 ; E.A. Kaščenko, *Seksual'naja kul'tura voenno-službaščih* [La culture sexuelle des militaires], M. : Editorial URSS, 2003).

82. Pour une lecture étonnamment sophistiquée des lettres des soldats russes impériaux sur leur expérience hétérosexuelle, voir A.B. Astashov, « Seksual'nyj opyt russkogo soldata na pervoj mirovoj vojny i ego posledstvija dlja voiny i mira [L'expérience sexuelle du soldat russe pendant la Première Guerre mondiale et ses conséquences sur la guerre et la paix] », *Voenno-istoričeskaia antropologija : ežegodnik*, 2005-2006, p. 367-382. Voir également une étude abordant la masculinité militaire dans la Russie soviétique d'après 1945 : Erica Lee Fraser, *Military Masculinity and Postwar Recovery in the Soviet Union*, Toronto : University of Toronto Press, 2019.

d'espaces urbains queers en Union soviétique. Ces espaces ont été associés à la *tema* en tant que sous-culture homosexuelle ou queer et a servi en tant que point d'ancrage d'une subjectivité soviétique queer partagée. La mesure dans laquelle la *tema* comprenait à la fois des hommes et des femmes est toutefois contestée. L'argument de Clech sur l'existence d'une subjectivité soviétique, la « *tema* », partagée par les hommes et les femmes est fondée sur ses informateurs·rices, qui, pour certain·e·s d'entre eux·elles, ont parlé de l'existence de mondes sociaux queers mixtes à Moscou et Leningrad, où des formes communes de langage, d'ironie et de solidarité pouvaient émerger. D'autres sources suggèrent toutefois que les *pleški* étaient des espaces essentiellement masculins, peu investis par les femmes, si bien que, de manière générale, les réseaux queers informels masculins et féminins ne se seraient guère croisés. La manière dont les queers soviétiques ont créé des espaces communautaires et des réseaux sociaux, à la fois dans les zones urbaines et rurales, et la mesure dans laquelle ceux-ci étaient investis par l'un des deux sexes, est une question ouverte qui mérite d'être examinée. De même, il est nécessaire d'explorer encore davantage le rôle de la classe et de l'ethnicité à la fois dans le développement des espaces queers, avec les interactions qui s'y produisent, et dans la manière dont se construisent les subjectivités queers à l'aune individuelle. Bien que certains articles de ce numéro spécial suggèrent que les subjectivités, les solidarités et les désidentifications queers sont également influencées par la classe et l'ethnicité, ce sujet mérite de nouvelles recherches empiriques.

Les individus qui ne s'identifiaient pas à la *tema* ou au circuit de la *pleška* seront plus difficiles d'accès pour collaborer à un travail de recherche, alors qu'ils constituent manifestement une partie encore méconnue de la population queer soviétique. La façon dont les queers soviétiques se sont forgé des espaces privés pour satisfaire leurs désirs, et la façon dont elles ou ils ont construit leur identité queer dans l'isolement, méritent un examen plus approfondi. Les recherches existantes nous apprennent que de nombreux queers soviétiques menaient une vie relativement solitaire : l'étendue de leurs réseaux sociaux « queers » se limitait souvent à une poignée d'individus, généralement des amant·s, des ex-amant·e·s et des ami·e·s proches⁸³. L'état de la recherche suggère que cela a pu être particulièrement le cas pour les femmes, car elles avaient moins accès à l'espace public⁸⁴. Le caractère caché et clandestin de la *tema* et d'autres réseaux informels des queers conditionnait leur l'accès à des contacts personnels avec leurs membres ou à des rencontres fortuites. Pour ces queers soviétiques, les possibilités d'entrer en contact avec la *tema* ne se sont présentées qu'à partir de la fin des années 1980, lorsque l'assouplissement de la censure a permis de discuter de l'homosexualité et du sexe de manière plus générale dans la presse soviétique et de publier les premières revues gays et lesbiennes.

83. On such networks see David Tuller, *Cracks in the Iron Closet : Travels in Gay & Lesbian Russia*, Boston – London : Faber & Faber, 1996.

84. Stella, *Lesbian Lives* ; Golovina, « Pozdnesovetskie praktiki marginalizatsii seksual'no-gendernykh dissidentov v 1970-1980-e gody v RSFSR » ; Franeta, *Rozvytye flamingo*.

Une tâche pour les chercheur·se·s en histoire sociale est donc de reconstituer la manière dont ces queers soviétiques plus isolé·e·s rencontraient leurs partenaires, se constituaient des espaces privés pour entretenir des relations sexuelles et romantiques et construisaient leur identité queer, ainsi que la mesure dans laquelle elles ou ils ont partagé ce langage, cette ironie et cette solidarité décrits par Clech comme un élément clé de la *tema*. Il serait utile ici d'adopter une approche intersectionnelle pour comprendre comment leurs expériences ont pu être façonnées par le genre, la classe sociale, l'origine ethnique et la situation géographique.

Enfin, les articles de ce numéro spécial sur la vie des queers au Kirghizstan, en Géorgie, en Lettonie et en Biélorussie nous rappellent l'importance vitale de décoloniser nos histoires queers soviétiques. Dans cette introduction, nous avons noté à plusieurs reprises les différentes perspectives qu'offrent les histoires non russes et la manière dont ces histoires éclairent les politiques queers contemporaines et des modèles régionaux plus larges. L'histoire des personnes non hétérosexuelles, des dissident·e·s sexuel·le·s et de genre, les queers, la *tema*, les LGBT+ en URSS est l'histoire de personnes à la fois enracinées dans leurs communautés et républiques locales et, simultanément, du moins potentiellement, unies à travers l'espace soviétique par le trouble de leurs désirs et leurs genres dissidents. Nous devons prêter une oreille plus attentive aux voix des Autres nationaux et ethniques dans cette histoire, afin d'apprécier la palette d'expériences et les façons dont le pouvoir soviétique du socialisme tardif a affecté la dissidence sexuelle et de genre tout en ayant été affecté par elle.

(traduit de l'anglais par Arthur Clech)

*St Antony's College
University of Oxford*

dan.healey@history.ox.ac.uk

*School of Social and Political Sciences
University of Glasgow*

Francesca.Stella@glasgow.ac.uk